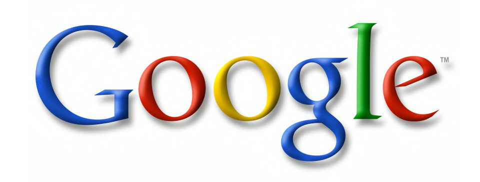
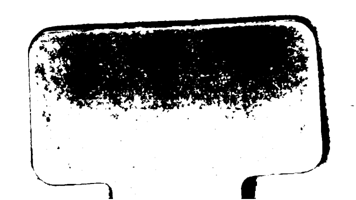




Bought from Gérard Oberlé



Bibliothèque de Mr. Beaupré,
Conseiller à la Cour de Nancy.



Bought from Gérard Oberlé



Bibliothèque de Mr Beaupré,
Conseiller à la Cour de Nancy.

RECUEIL

DE

POÉSIES DIVERSES,

PAR

P. M. L. BAOUR-LORMIAN,

Où l'on a joint, avec plusieurs pièces inédites, les Épigrammes faites contre l'auteur et ses réponses.

A BORDEAUX;

DE L'IMPRIMERIE DE PELLIER-LAWALLE, RUE DU CHAPEAU-ROUGE, N°. 14.

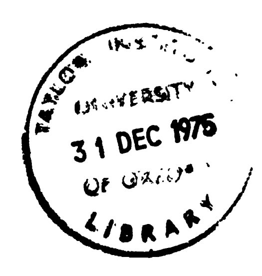
AN XI. — 1803.

CET OUVRAGE SE TROUVE

Chez les Libraires suivans :

A PARIS,
- Pougens, quai Voltaire.
- Bossange, Masson et Besson, rue Tournon.
- Perlet, rue Tournon.
- Hocquart, rue de la Harpe.

Et à BORDEAUX, chez Pellier-Lawalle, imprimeur-libraire, rue du Chapeau-Rouge, n°. 14.



AVIS

DES

ÉDITEURS.

L'ACCUEIL distingué, que fit dans le temps le public aux trois mots de monsieur *Baour-Lormian*, nous a déterminés à réimprimer cet ouvrage, dont les précédentes éditions étaient totalement épuisées. — Celle que nous publions aujourd'hui, joint au mérite d'une plus grande exactitude, celle d'une plus grande

étendue ; on y trouvera réunis l'*Epitre* de Mme. d'*Haupoult*, ci-devant comtesse de Beaufort ; la réponse inédite de l'auteur ; *Rustan* ou les *Vœux*, conte oriental, le poëme sur le *Rétablissement du Culte*, plusieurs fragmens et pièces inédites, parmi lesquels on remarquera *une Epitre* de l'auteur *à ses Yeux*, une *invocation à Vénus*, imitée de Lucrèce, les *deux Malvina*, le début d'un *Poëme sur la nuit*, et enfin, les meilleures épigrammes qui furent lancées par *Lebrun*, *Andrieux*, *Fabien Pillet*, etc., contre l'auteur des *Trois mots*, et quelques réponses de celui-ci. Nous n'avons, en un mot, rien négligé pour rendre cette édition digne d'être offerte à l'empressement d'un public éclairé.

ÉPITRE

A MES YEUX,

Eh! quoi? messieurs, pour me quitter
Vous étiez donc d'intelligence?
Avais-je donc pu mériter
De votre part, tant de vengeance?
Vous me serviez déjà si peu,
Que c'était une conscience,
Et me priver, sans mon aveu,
De votre reste d'assistance,
C'était, ma foi, passer le jeu!
Couple ingrat qui me désespère,
Envers vous quels furent mes torts?
Vous ai-je pas traités en père?

Ai-je pas fait tous mes efforts
Pour qu'un destin doux et prospère
Vous suivît jusques chez les morts ?
Repassez dans votre mémoire
Mes secours, mes soins renaissans,
Et puis excusez, j'y consens,
Une ingratitude aussi noire.
D'un double verre, dès long-temps
J'ai protégé votre faiblesse,
Et du jour trop vif qui vous blesse,
Amorti les feux éclatans.
Pour vous, au printems des années
Devançant l'arrière saison,
Des froids plaisirs de la raison
J'attristais mes longues journées.
Si parfois aux jeux ravissans
Ou d'Euterpe ou de Polymnie
J'allais ouïr les fiers accens
Des *Linus* de la Germanie ;
Poursuivi par l'éclat douteux
Du quinquet ou de la bougie,
Comme exilé dans ces beaux lieux,
J'échappais seul à leur magie ;
Et lorsqu'un public enchanté,
D'ivresse redoublant encore,
Par maint claquement répété,
Célébrait la légèreté
Des élèves de Terpsichore ;

Quand *Gardel*, *Louise et Vestris* (1)
Mesurant leurs pas en cadence,
Semblaient reproduire en leur danse
Les jeux de Flore ou de Cypris ;
Las ! ne voyant leur jambe fine,
Leurs yeux fripons, leurs doux ébats,
Malheureux ! je priais bien bas
Ou mon voisin ou ma voisine,
De me raconter tous leurs pas.
C'en est fait, la toile baissée
Met un terme à l'enchantement ;
Satisfaite mais non lassée,
A grands flots la foule empressée
Sort, avide de changement,
Et vole à ce temple des grâces,
A ces boudoirs voluptueux,
Où *Garchi* présente ses glaces (2)
A cent groupes tumultueux.
L'invisible main d'un génie
Par tout effeuille des bouquets :
Une molle et tendre harmonie
S'élève du sein des bosquets.
Mille cristaux, vainqueurs de l'ombre,
Eclairant leurs détours confus,
Font jaillir un jour pâle et sombre
A travers les myrthes touffus....
Mais l'airain dans l'air se balance
Et frappe douze coups égaux ;

La jeunesse à l'instant s'élance
Et court à des plaisirs nouveaux.
Trénis valse chez Dorimène,
Laharpe soupe chez Iris,
Rode prélude chez Arsène,
Et *Delille* lit chez Doris.
La nuit se passe dans la joie :
Jusqu'aux premiers rayon du jour,
Du dieu Plutus et de l'Amour
Le double charme se déploie.
Et moi, reclus entre deux draps,
Pour vous seuls, messieurs les ingrats,
Tour à tour je dors et je baille,
Et roule en mon cerveau borné,
Tel mot ou tel vers nouveau né,
Qu'en tout sens retourne et travaille
Mon Apollon emprisonné.
Et pour prix d'un tel sacrifice
Vous voulez me fuir sans retour ?
Mais pour colorer ce caprice,
De quel frivole et vain détour
Implorerez-vous l'artifice ?
Que dis-je ? à votre injuste loi,
Selon vous, je dois me soumettre :
Vous tenez au lieu de promettre,
Et vous me servez malgré moi.
« Que sert, dites-vous au poëte,
» Par essence, sombre et rêveur,

» Que l'éclat d'un jour suborneur
» Frappe sa prunelle distraite ?
» Est-ce aux petits tableaux divers,
» De cette étroite Taupinière
» Que l'orgueil nomme l'univers,
» Qu'il devra de ses nobles vers
» La révélation première ?
» Qu'y voit-il ? l'amas inconstant
» D'objets sans couleur et sans grâce,
» Que développe un seul instant,
» Et qu'un autre à jamais efface.
» Veut-il peindre le sentiment,
» L'amitié, l'amour et la gloire,
» Fantômes auxquels feint de croire
» Tel qui les cherche constamment ?
» Veut-il d'un bonheur sans nuage
» Crayonner les portraits divins ?
» Ses yeux en trouvent-ils l'image
» Sur le front des pauvres humains ?
» Trahi, trompé par des mensonges,
» Dupe de ses propres regards,
» Dans le riant pays des songes,
» Domaine ouvert à tous les arts,
» Il puise ces mâles pensées
» Qui d'abord, sans choix entassées,
» Dorment captives dans son sein ;
» Mais qui tout à coup élancées,
» Sur des pieds nombreux balancées,

» Triomphent d'un public malin.
» Pour ceindre un laurier poétique,
» Il ne faut aux fils d'Apollon
» Qu'une nuit vaste et prophétique.
» *Ossian*, *Homère* et *Milton*,
» Modèles de la gloire antique,
» L'œil éteint par l'âge et les pleurs,
» Au milieu de l'ombre éternelle,
» Sur une lyre solennelle
» Immortalisaient leurs malheurs.
» Après ces mortels dont s'honore
» Notre fragile humanité,
» Qui peut contre la cécité,
» A bon droit, murmurer encore ? »
Voilà donc, mes yeux, les raisons
Que vous supposez admirables ?
Des foux, aux petites maisons,
En donnent parfois de semblables.
Jamais plus mal adroitement
On ne fit un tel étalage
De grands mots sans raisonnement,
Et jamais dans son bavardage,
Jean *Laharpe*, bouffi de rage,
Ne poussa plus sot argument.
Ainsi ne plus voir la nature,
Ne plus sourire aux clairs ruisseaux,
Au matin, aux mouvans tableaux
D'émail, de fleurs et de verdure;

Ne plus lire dans deux beaux yeux,
Qu'amour fait briller de sa flamme,
Cet abandon délicieux,
Prélude du trouble de l'ame;
A trente ans mourir au bonheur,
Au rêve charmant de la vie,
Et ne sentir battre son cœur,
Qu'oppressé de mélancolie!
Tout cela n'est rien, et je dois
Rendre grâces à votre zèle,
Qui, malgré mon humeur rébelle,
Veut m'investir de tous les droits
D'une gloire pour moi trop belle.
Eh! Messieurs, souffrez qu'avec vous,
Moins ambitieux et plus sage,
De l'avenir très-peu jaloux,
Je griffonne tel mince ouvrage
Dont le destin sera trop doux,
S'il a d'un ami le suffrage.
Quant à tous ces fameux mortels
Que vous citez avec emphase,
Et dont la poétique extase
En tous lieux obtient des autels;
A travers le voile funèbre,
Qui leur dérobait la clarté,
Ils voyaient l'immortalité
S'emparer de leur nom célèbre,
Par tous les siècles répété.

Mais moi rimeur par habitude,
Que dans un supplice aussi rude
Ne pourrait jamais soutenir
L'attente de la gratitude
De l'inexorable avenir ;
Trouvez bon que l'art tutélaire
Du noble enfant de *Coronis*, (3)
Vienne opposer une barrière
A tous vos efforts réunis.
Déjà son pouvoir vous enchaîne,
Et remis enfin sous mes lois,
Vous parcourez, quoiqu'avec peine,
Ces vers, nouveaux fruits de ma veine,
Et que n'ont pu tracer mes doigts.

NOTES

DE

L'ÉPITRE A MES YEUX.

Cette pièce écrite avec une extrême négligence et dans un moment où l'auteur était menacé de perdre la vue, n'était point destinée à l'impression. Les éditeurs en ont autrement décidé, et si c'est un forfait littéraire, il ne doit peser que sur leur conscience.

(1) *Quand Gardel, Louise et Vestris,*

Trois aimables danseuses du théâtre des arts.

(2) *Où Garchi présente ses glaces,*

Voulez-vous jouir d'un coup d'œil enchanteur ? Transportez-vous, au sortir du spectacle, à *Frascati*, situé sur le boulevard Montmartre. Les élégans, les jolies femmes y circulent dans des salons que semble avoir embelli la main des fées, ou se promènent dans

un jardin charmant que l'art et la nature ont enrichi de leurs miracles. Le possesseur de ce beau lieu est un italien nommé *Garchi*. On peut servir de meilleures glaces que les siennes, mais il est impossible de les servir dans des cristaux plus brillans et sur-tout de les faire payer plus cher.

(3) *Du noble enfant de Coronis*,

Esculape, fils d'*Apollon* et de la nimphe *Coronis*.

ÉPITRE

A MONSIEUR

BAOUR-LORMIAN,

SUR LES TROIS MOTS.

JE les ai lus ces vers pleins de feu, d'harmonie,
Où l'esprit est joint au génie,
La grâce à la sévérité ;
Où l'éloge est sans flatterie,
La critique sans calomnie
Et le trait sans causticité.
Vos premiers pas dans la noble carrière
Ont rencontré l'écueil et le danger :

Que votre muse et plus belle et plus fière
Par de nouveaux succès apprenne à s'en venger.
Les torts de nos rivaux n'excusent point les nôtres ;
Et l'avenir oubliant ces travers,
Ne vous jugera point sur les écrits des autres,
Mais sur vos mœurs et sur vos vers.
Contre leurs traits, qu'un juste orgueil oppose
Un courage plus affermi :
L'honneur serait bien peu de chose
S'il dépendait d'un ennemi.
Fuyez de vains excès et des combats stériles
Dont le funeste prix est d'affliger un cœur.
Ne prenez plus pour moi, ces armes inutiles ;
J'ai besoin d'un ami, mais non d'un défenseur.
Trop au-dessus de la vengeance,
Et loin de tout dédain suspect,
J'ai su prouver par mon silence
Qu'un grand talent (1) commande un grand respect.
Ah ! croyez-en l'amitié qui m'inspire :
(Cette amitié jamais ne vous trompa.)
Quittez le fouet de la satyre (2)
Pour la harpe de *Malvina*.
Redites-nous ces chants tendres, mélancoliques ;
Peignez des nuits le calme et la splendeur,
Et ces effets et touchans et magiques
Qui de vos vers ont passés dans mon cœur.
Suivez tout-à-la-fois Thalie et Melpomène.
D'*Antiochus* enrichissez la scène.

Du nom français encore étonnez l'univers.
Un nouveau siècle veut une gloire nouvelle ;
Favoris du Parnasse , Apollon vous appelle.
Unissez-vous , volez , les sentiers sont ouverts ;
Mais ne vous heurtez point dans la route pénible :
La chûte d'un rival vous fait-elle avancer ?
Vous perdrez à le repousser,
Et la force et le temps qu'il eut été possible
D'employer à le dépasser.
Il est plus d'un laurier , il est plus d'une rose ;
Ne les effeuillez point en vos débats jaloux :
Si pour votre rival une fleur est éclose ,
Un bouton va s'ouvrir pour vous.
On vit presqu'à la fois s'élancer vers la gloire (3)
L'auteur de *Marius* , celui de *Fénélon* ;
Et le superbe *Agamemnon* ,
Ne bannit point *Abel* du temple de Mémoire.
Les dessins de Picard nuisent-ils aux tableaux
Du Lafontaine de la scène ?
De V.... les charmans pinceaux (4)
N'ont-ils pas égalés sans peine
Les chefs-d'œuvres de ses rivaux ?
Et Marsolier en ses rians travaux (5)
Fut-il moins heureux que Sédaine ?
O vous , formés pour la gloire et les arts ,
Dont les jeunes essais brillent de toute parts ,
Abjurez la haine pénible.
Un revers partagé s'adoucit de moitié ,

Et le triomphe en devient plus sensible,
Quand on peut réunir la gloire à l'amitié.
De talent, d'union vous voyez les images,
L'aimable Pipelet, la tendre Dufrénois,
Bourdic possédant à-la-fois (6)
Tous les tons et tous les suffrages;
Émules sans rivalité
Et poëtes sans jalousie,
Loin de voir à regret les succès d'une amie,
Chacune en tire vanité,
Et vous prouve, en fuyant l'envie et les cabales,
Que les Muses sont sœurs et ne sont point rivales.

Par Madame D'HAUTPOUL, ci-devant DE BEAUFORT.

NOTES

DE

L'ÉPITRE.



(1) *Q'un grand talent commande un grand respect.*

Le citoyen Ecouchard Lebrun, surnommé Pindare.

(2) *Quittez le fouët de la satyre*
Pour la harpe de Malvina.

Allusion aux poésies d'Ossian, que l'auteur s'occupait alors d'imiter.

(3) *On vit presqu'à la fois s'élancer vers la gloire,*
L'auteur de Marius, celui de Fénélon ;
Et le superbe Agamemnon,
Ne bannit point Abel du temple de mémoire.

Marius à Minturne, tragédie d'*Arnault*; Fénélon, de *Chénier*; Agamemnon de *Louis le Mercier*, et la mort d'Abel de *Legouvé*; quatre ouvrages dramatiques où brille un véritable talent.

(4) *V.... les charmans pinceaux*

Vigée, aimable et spirituel auteur de plusieurs comédies, telles que l'*Entrevue*, la *Matinée d'une jolie femme*, etc. représentées avec succès au théâtre Français. — Vigée a également publié un recueil de pièces fugitives, parmi lesquelles on remarque *ma Journée*, *mes Conventions*, *les Visites*, ouvrage charmant où brille le goût exquis d'un homme du monde et toute l'amabilité d'un poëte qui, en rappelant les grâces et l'heureuse négligence de *Dorat*, n'a rien de son emphase ni de sa stérile fécondité.

(5) *Et Marsolier............*

Marsolier de Vivetière, oncle de l'auteur de cette Épitre. L'opéra comique national lui doit une grande quantité d'ouvrages, que le public voit tous les jours avec un nouveau plaisir.

(6) *Bourdic possédant à la fois*
Tous les tons et tous les suffrages ;
....

Cette muse célèbre s'est distinguée dans le monde littéraire, sous les noms de trois Maris, MM. d'Antremont, Bourdic et Viot ; une mort subite vient de l'enlever, à l'âge de 54 ans, aux lettres et à ses amis. — Personne ne possédait à un plus haut degré l'art des convenances et l'ancienne urbanité française, jamais un mot de sa bouche n'humilia l'amour propre et ne découragea le talent..... On cite d'elle mille reparties pleines de sel et de vivacité. Quoique son génie la portât de préférence au genre léger et badin, elle a prouvé, dans son éloge de Montaigne, qu'elle n'était point étrangère à des travaux d'une composition sevère et réfléchie.

RÉPONSE

A MADAME

D'HAUTPOUL.

Quoi votre Muse bocagère
Quitte les frais vallons, les prés silencieux,
Où sa voix sensible et légère
Soupira mollement sur la lyre des dieux,
Les naïves amours d'une jeune bergère! (1)
Quoi! pour déconcerter mes projets inhumains,
Le front paré de fleurs vous daignez me sourire,
Et vous voulez que de mes mains
Tombe le fouët de la satire!
Pouvez-vous demander que lecteur complaisant
De leurs sottises cadencées,
Je laisse en paix, sur un trône insolent,

Les pagodes du jour dans Paris encensées ?
Quelle contrainte, ô ciel ! si du lourd *Esmenard*,
Calme, il me faut subir les lourds panégyriques ! (2)
S'il me faut pardonner à *Lebrun Écouchard* (3)
    Ses strophes par trop pindariques,
Ses quatrains à *Pillet*, ses fables à *Guichard*,
    A Monsieur *Raux* ses géorgiques, (4)
    A *Duvineau* ses bucoliques,
    Et ses poëmes à *Chaussard* !

Mais vous n'exigez pas, pour combler mon supplice,
Que flattant d'Andrieux le ridicule espoir,
A ses contes benins sans pudeur j'applaudisse.....
    Vous le sentez : ce sacrifice
    Est au-dessus de mon pouvoir.
Qu'ai-je dit ? il le faut ; dangéreuse sirène,
    Votre voix pénètre mon cœur :
    Et pour jamais vous me fermez l'arêne
    D'où sans gloire sort le vainqueur ;
L'on résiste à la force et l'on cède à la grâce.

Oui, grâce à vous, mon arc va dormir oublié.
Qu'ils riment donc en paix, ces grimauds du Parnasse,
Ils ne me verront plus à tous leurs pas lié,
De la voix et du trait poursuivre leur audace,
Et ceindre de chardons leur front humilié.
    Que leurs œuvres amphigouriques,
Circulent sans périls sous mon regard malin ;
    Et que les presses de *Dabin*, (5)

Gémissent sous le poids de leurs vers narcotiques ;
C'en est fait ; je les livre à leur propre destin.

O vous, qui plaignant leur foiblesse,
Ouvrez un champ plus vaste à mes nobles souhaits,
Vous que l'indulgence intéresse
A mes jeunes travaux, hélas ! trop imparfaits ;
J'écoute et j'obéis. Ossian et ses fêtes,
Ses rocs neigeux, ses bondissantes eaux,
Ses fantômes et ses tempêtes
Vont revivre dans mes tableaux :
Et quand sur la harpe sonore
La belle Malvina, modulant ses ennuis
Appelera dans le calme des nuits
Son cher Oscar, volant aux combats d'Inistore,
L'on croira vous ouïr encore
Répéter au printems, sur le soir d'un beau jour,
Ces chants voluptueux, ces romances d'amour,
Par Zéphire apportés à l'oreille de Flore.

Oui, je garderai le serment
Que votre muse, à tout séduire habile,
Sait me ravir adroitement.
Vous feriez de Laharpe un élève docile.
Et puis d'ailleurs qui pourrait échapper
Au piège de votre louange ?
De mes défunts Brocards que sottise se venge,
Et de ses bataillons vienne m'envelopper,
A tous ses traits j'oppose le silence :

Je ferai plus ; et ma persévérance
Se brouillant quelquefois avec le sens-commun ,
Ira , (jugez de mon obéissance)
Jusqu'à lire *Écouchard Lebrun.*

Par Mr. BAOUR-LORMIAN.

NOTES

DE LA

RÉPONSE.

(1) *Les naïves amours d'une jeune bergère !*

Mme. d'Hautpoul est auteur de Zilia, roman pastoral mêlé de romances.

(2) *Calme, il me faut subir les lourds panégyriques !*

Esmenard *harangua* le premier Consul chez le ministre Talleyrand, et le roi d'Étrurie à son passage; il est parti depuis pour Saint-Domingue, non sans avoir *harangué l'amiral Villaret-Joyeuse*, pendant la traversée, et sans préjudice de la harangue qu'il réserve sans doute aux nègres révoltés.

(3) *Lebrun Écouchard*

Ou Pindare Lebrun, ou Lebrun tout court.

(4) *A monsieur Raux ses géorgiques,*

Monsieur Raux, dont les talens égalent la réputation, a traduit en vers les géorgiques. Cette seconde version a eu tant de succès, que l'abbé Delille a tremblé, malgré les vingt ans de gloire qui couronnent la sienne.

(5) *Et que les presses de Dabin,*

Libraire du Palais-Royal, et fameux marchand de nouveautés ; sa boutique est l'entrepôt où languissent *les Miracles* de Chénier, *le Parnasse du jour*, *l'Épitre à Geoffroi* de Chazet, et autres productions de cet ordre supérieur.

LES TROIS MOTS, SATYRES.

MON PREMIER MOT.

Paris, dont la splendeur nous consolait d'Athène, (1)
Qui t'a pu transformer en une vile arène ,
Où des gladiateurs , l'un sur l'autre acharnés ,
Ameutent autour d'eux les badauds étonnés ?
Long-temps , avec orgueil , le dieu de l'harmonie
Vit briller dans tes murs le flambeau du génie ,

D'un règne florissant il goûtait les douceurs ;
Alors les favoris des immortelles Sœurs ,
Dignes de leurs bienfaits , aux lois du goût fidelles ,
Dessinaient leurs travaux sur de hardis modèles ,
Consacraient ton éclat par de nobles accens ,
Et du monde enivré te rapportaient l'encens.

Oh ! qu'ils sont loin de nous ces jours remplis de charmes !
En proie aux longs tourmens , aux mortelles alarmes ,
L'auguste poésie , à travers les poignards ,
S'échappe en frémissant du temple des beaux arts :
Reine sans diadême , amante délaissée ,
Elle pleure sa gloire à jamais éclipsée.
Et , cependant assis sur ses pompeux autels ,
Le faux goût , usurpant l'hommage des mortels ,
D'une foule parjure accueille les offrandes
Et du temple envahi disperse les guirlandes.
Hélas ! tout est tombé sous ses rapides coups ;
Une horde vandale , embrassant son courroux
Des arts épouvantés consomme la ruine.
Un long crêpe s'étend sur la double colline ,
Et les Muses en deuil , dans leurs bosquets déserts
De lamentables cris font retentir les airs :
Mais l'écho seul répond à leur douleur stérile.

Sommes-nous donc aux temps marqués par la Sibylle ?
Où me sauver ! où fuir ! quelle rage , bons dieux !
De rimeurs forcenés quels flots séditieux !

Quel esprit infernal, leur soufflant son délire,
Arme leurs foibles mains du fouët de la satyre ?
Quel damné colporteur, leur prêtant son appui,
Voiture, avec leurs vers, le dégoût et l'ennui ?
Et, je pourrais prêter un oreille indulgente,
Aux stériles accords de leur Muse indigente !
Et paisible lecteur de ces obscurs pamphlets,
Qui d'un peuple excédé réveillent les sifflets,
Je verrais sans frémir tant de sots en extase !....
Non certes : viens à moi mon vieux et bon Pégase,
Tu dois être dispos ; car, soit dit entre nous,
Nos graves immortels de ton repos jaloux,
Ont voulu ménager tes pas et ton haleine ;
Ils se sont contentés de l'âne de Silène.

Que penser, réponds-moi, d'un tel débordement ?
Toi-même, dans l'excès d'un juste étonnement,
Je te vois à l'écart secouer les oreilles ;
Beau début ? me dit-on ? sur ces rares merveilles
Consulter un cheval ! — Pourquoi non, s'il vous plait?
Son goût est-il moins sûr que celui de Pillet ?
Le vit-on, en faveur de tant de Sganarelles,
Déployer follement ses poétiques aîles ?
Le vit-on, au mépris du père de Macbeth,
Porter l'auteur d'Ophis ou celui de Lisbeth,
Ou tel qui fit jadis d'une voix sépulcrale
Hurler Médée, à lui comme à Jason fatale ?
De combien de grimauds blêmes et panelans,

Au bas de l'Hélicon l'un sur l'autre roulans,
Il sut d'un pied nerveux repousser la cohorte ?
-Jeune homme, y songez-vous ? quelle ardeur vous transporte ?
Redoutez de Clément les doctes numéros, (2)
Du moderne Hélicon, respectez les héros ;
Ou craignez qu'Atticus blessé de l'incartade, (3)
N'aille de votre nom égayer la *Décade*.
Pouvez-vous sur les pas du sublime *Chénier*,
Comme lui, chaque jour, ceindre un nouveau laurier,
Et, trempant dans le fiel vos pinceaux *populaires*,
Barbouiller d'un seul trait *Léger* et *Souriguères* ?
Ah ! cessez d'espérer que vos cris impuissans
Du Juvénal français égalent les accens.
— Les égaler ! qui, moi ! que le ciel m'en préserve !
Je crains trop les écarts de sa bouillante verve.
Seulement, quand piqué par les grimauds divers
Qui blasphêment son nom, et sa prose et ses vers,
Je le vois en vainqueur défendre sa couronne ;
Je songe à ce manant que la foule environne :
De ses chevaux rétifs il veut hâter les pas,
Il fait claquer son fouët, et ne s'aperçoit pas,
Tant sa fureur l'aveugle en ce désordre extrême,
Que ses coups égarés n'atteignent que lui-même.
Mais vous, preux chevalier de tant de mirmidons,
Que Sottise caresse et comble de ses dons,
Pouvez-vous, sans bâiller, lire leurs rapsodies ?
Et ! qui ne bâillerait à leurs cent tragédies,
A leurs poëmes lourds par l'oubli réclamés,

A leurs chants *écossais* en visigoth rimés ?
Comment voir, sans ennui, la raison négligée,
Le bon goût en défaut, et la langue outragée ?...

— Vous parlez de la langue, et fût-elle jamais
Plus pompeuse en ses tours, plus riche en ses effets ?
Gloire à ceux dont l'audace étendit ses limites ;
C'est ramper que marcher dans les bornes prescrites ;
De *l'immortel* Lebrun mesurez la hauteur : (4)
Voyez-le, déployant son vol dominateur,
Ceint de foudres, d'éclairs, traverser l'empirée,
Et s'ouvrir dans le *vide* une route ignorée.
On connaît dans Paris son pouvoir souverain :
Les vers qu'il martela sont plus *durs* que l'*airain.*
A des *insectes rois* il déclare la guerre ;
Il fait *rire* son arc, *enivre* le tonnerre ;
Roule un bleuâtre *éclat* dans des yeux menaçans,
Ne craint pas de mourir, *fier* de *sortir* du *temps* ;
Fait au front d'un monarque *expirer* la couronne,
De la postérité hardiment *s'environne* ;
Dénonce à Flore, au lys, l'*insolence* des vents ;
Jusqu'au sein des enfers *porte* ses pas *vivans.*
Peint *de gloire* et d'orgueil, les *ames effrénées*,
Se plongeant à sa voix *au fond des destinées*,
Et, *roulant d'un essor* subit, *inattendu*,
A travers le péril et *l'obstacle éperdu* ;
Jeune de verve, vole en des plaines arides
Pour *imposer silence* aux hautes pyramides ;

Tente le vaste Olympe, et, *libre* d'ennemis,
S'assied en conquérant sur les siècles soumis.
Chénier nous parle-t-il de la philosophie ?
A ses sucs *généreux* sa Muse sacrifie.
Les torrens, à grand bruit, tombant du haut des monts,
Sous sa plume de feu vont *sécher* les sillons.
Voilà, monsieur, voilà les fruits d'un vrai délire :
Qui ne peut l'imiter se permet d'en médire.
Tout le reste pourtant n'est qu'un fade jargon
Où se traîne à pas lents la timide raison.

— O ciel! et sans rougir, votre Phébus préfère
Ce vain luxe de sons, ce pathos somnifère,
A l'éclat d'un vers pur, simple, mélodieux,
Avoué par le goût, inspiré par les dieux,
Et qui, de tant d'apprêt, dédaignant l'imposture,
En fidelle miroir réfléchit la nature.

—Vous m'insultez, monsieur.— Qui, moi vous insulter?
A l'arrêt du public que peut-on ajouter ?
— Savez-vous qui je suis ? Non; mais je le soupçonne.
—Monsieur, Roucher jadis fit cas de ma personne.
Par moi cinq chants d'Homère ont été rajeunis;
Je siége à l'Institut, et j'ai nom Cabanis. (5)

—Tout doux, mon cher docteur; si j'ai bonne mémoire,
Vous avez pour Turgot sollicité la gloire ;
Pourrais-je m'étonner de vous voir aujourd'hui
De nos illuminés le généreux appui ?

—Oui, j'ai loué Turgot, et je soutiens encore
Que d'un triple laurier Apollon le décore.
Quelles rimes ! quel nombre et quel entassement !
Chez lui tout se revêt d'un nouvel ornement ;
Et chacun de ses vers, *comme* un *vaste* nuage,
De *l'étendue* au loin *embrasse* le *rivage*.
Delille, qu'on s'obstine à couronner de fleurs,
N'a-t-il pas de Turgot emprunté les couleurs ?

—Quoi ! vous raillez aussi notre aimable Virgile ?
Chassé par vous du Pinde où sera son asile ? (6)
Faudra-t-il, immolant le goût et la raison,
Lui préférer Saint-Ange assassin de *Nason* ?
Lui qui peint Marsias, que le Dieu de la lyre
Punit en l'écorchant, d'une injuste satyre ;
Et qui ne songe pas qu'à son original,
Lui-même il fait subir ce supplice infernal.

Faudra-t-il, pour flatter l'erreur qui vous abuse,
Vénérer de Garat la logique diffuse, (7)
Trouver Léonidas un opéra charmant,
Et de Timoléon vanter le dénoûment ?
La liberté des arts fait le bonheur du monde :
Quand chacun à l'envi, glose, commente, fronde,
Au rôle de lecteur je me verrais borné !
J'admirerais, hélas ! ce pauvre Ginguené, (8)
Confesseur de Zulmé, grace à l'ami Grouvelle !
Des contes de *Verdun* la sotte kirielle !

De Cubières-Dorat les innocens hochets ;
Boisjolin décrivant les truites, les brochets ; (9)
Chénier, rimeur gaulois de fragmens scandinaves ;
Bitaubé le benin, vieux père des bataves ;
Delangle l'aristarque, et l'absurde Rosni !
Ah ! dût leur bataillon contre moi réuni,
M'envelopper par-tout, et par-tout me maudire,
Ils ne sont pas au bout, j'ai *trois mots* à leur dire.

— Ainsi, dans les remparts de l'antique cité,
Que remplit Apollon de sa divinité,
De tant de beaux esprits, mère auguste et savante,
Dans ce Paris célèbre, et que l'Europe vante,
Vous ne trouverez pas un poëte fameux.
Mais, que dis-je ? à dessein vous détournez les yeux
De tous ces champions, orgueil de la carrière.
Tel le triste hibou que blesse la lumière,
D'une funèbre voix, lamentant ses regrets,
Insulte aux doux accords du chantre des forêts.

—Vous vous trompez, docteur, loin de moi la pensée
D'exercer au hasard ma critique insensée.
Il est quelques auteurs dont j'honore le nom ;
Tout en sifflant Ophis, j'admire Agamemnon.
Si Pindare *Brunet* extravague dans l'ode,
De ces petits quatrains parfois je m'accommode.
Je sais que sur un luth, par les Grâces monté,
Parny, de l'âge d'or, chanta la volupté ;

Que, Tibulle nouveau, des guirlandes de Flore
Il émailla le sein de son Eléonore :
Mais, quand tout lui payait un tribut si flatteur,
Devait-il avilir son talent enchanteur, (10)
Et, quittant les pinceaux du Guide et de l'Albane,
Adopter de Clinchthel la palette profâne ? (11)
Dans nos murs cependant il est des écrivains
Dont la lyre sacrée ennoblit les destins,
Qui, chers aux doctes Sœurs et dignes de leur plaire,
Brûlent un encens pur jusqu'en leur sanctuaire.

Ducis, de Melpomène agitant les flambeaux,
Épouvante nos sens de l'horreur des tombeaux;
Arnault, noble soutien du superbe Cothurne, (12)
M'attendrit à Venise ou m'effraie à Minturne.
J'aime de Legouvé les sensibles écrits; (13)
Et soit que, dans Abel ou dans Épicharis,
Il nuance avec art des sentimens contraires,
Je sens mes yeux mouillés de pleurs involontaires.

Vigée unit l'esprit, la grâce et l'enjoûment; (14)
Son vers est toujours pur, son coloris charmant.
Doux rival de Gallus et disciple d'Ovide, (15)
Que Deguerle rassure une amante timide,
Il le peut : ses accords sont chéris d'Apollon;
Et, si je veux quitter les sommets d'Hélicon,
J'aperçois Rœderer; dont l'esprit juste et ferme
Sait des erreurs du temps nous découvrir le germe;

NOTES

DU

PREMIER MOT.

(1) *Paris, dont la splendeur, etc.*

On s'aperçoit aisément que cette apostrophe est imitée des lamentations de Jérémie. Le plus larmoyant des prophètes aurait eu plus de raison encore de s'apitoyer sur le sort de Jérusalem, si des pygmées satiriques avaient inondé cette capitale de la Judée.

(2) *Redoutez de Clément les doctes numéros, etc.*

Que dirai-je contre lui ? rien : sa Médée parle mieux que moi.

(3) *Ou craignez qu'Atticus, etc.*

Say, un des rédacteurs de la Décade. Je devrais peut-être signaler toutes les petites manœuvres de cet

indigeste recueil. Mais une réflexion m'arrête : on pardonne tout aux mourans.

(4) *De l'immortel Lebrun, etc.*

Toutes les expressions soulignées se retrouvent dans les diverses poésies de cet auteur. Jamais peut-être on n'a poussé plus loin le néologisme et l'abus des mots. Voltaire à qui dans les dernières années de sa vie on lisait une ode de Lebrun, s'écria : « Je n'entends plus le français ». Il était loin de penser alors qu'à la fin du dix-huitième siècle ce petit Brunet que lui comparait le Pont-Neuf, serait surnommé Pindare, que lui-même se proclamerait immortel, et que les Say et les Mazoyer l'en croiraient sur parole.

(5) *Je siège à l'Institut et j'ai nom Cabanis.*

Cabanis, employé à l'Institut national dans la classe des sensations et des idées. Lecteurs éclairés, voulez-vous voir jusqu'à quel point la méthode analytique a perfectionné son jugement, lisez dans le Mercure sa dissertation sur le premier livre des Géorgiques traduit par Turgot. Vous y verrez que la langue française n'est point encore assouplie ; comment il se fait qu'un traducteur qui enlève un seul mot à son original, est comparable à cet athlète qui veut arracher un clou à la massue d'Hercule. Vous y verrez.... Mais si vous pouvez la lire, que n'y verrez-vous pas ?

(6) *Chassé par vous du Pinde, etc.*

On soupçonne qu'il règne un peu d'ironie dans ce morceau.

(7) *Vénérer de Garat la logique diffuse*,

Garat, non pas le moderne Orphée, mais l'ancien ministre. Personne ne fait mieux que lui la dissection métaphysique d'un vers français.

(8) *J'admirerais hélas ! ce pauvre Ginguené*,

Une note pour lui serait superflue. Tout le monde doit connaître la préface des œuvres de Champfort.

(9) *Boisjolin décrivant les truites*, *etc.*

Connaissez-vous Boisjolin ? — Non. — Mais il a traduit la forêt de Windsor.—Je l'ignorais.—Mais il rédige la Décade.—Je l'ignorais. —Je vous le pardonne. On ne peut pas tout savoir.

(10) *Devait-il avilir son talent enchanteur*,

Pourquoi, lorsque Parny pouvait passer sans tache à la postérité, lorsque la France l'avait justement nommé le premier de ses poëtes érotiques, a-t-il flétri la fin de sa carrière par un bizarre poëme que reprouvent ensemble la morale et les mœurs ? Ce n'est point lorsque tous les liens sociaux sont relâchés, que l'irréligion est une vertu, qu'il est hardi de publier un pareil ouvrage....Chantre aimable d'Eléonore, on s'est plaint long-temps de ton silence ! ....Devais-tu le rompre ainsi ? ...

(11) *Adopter de Clinchthel*, *etc.*

Clinchthel, peintre hollandais, fameux pour les obscénités.

(12) *Arnault, noble soutien du superbe Cothurne,*

Marius à Minturne avait donné une haute idée de son talent dramatique. Blanche et Moncassin viennent de le faire paraître dans un jour encore plus brillant. La Décade seule trouve qu'il donne des espérances et qu'il mérite d'être encouragé... Rien ne manque plus à sa gloire.

(13) *J'aime de Legouvé les sensibles écrits;*

Legouvé, le seul avec Arnault et Ducis qui fassent parler à Melpomène son véritable langage. Il y a des beautés du premier ordre dans toutes ses pièces, mais le cinquième acte de son Epicharis est sur-tout un chef-d'œuvre. Il paraissait presqu'impossible d'y soutenir l'intérêt; et cependant Néron, joué avec une chaleur admirable par Talma, déchire l'ame et même y réveille quelques sentimens de pitié.

(14) *Vigée unit l'esprit, la grâce et l'enjoûment;*

La comédie de l'Entrevue, la Journée, les Visites assurent à cet auteur un rang distingué dans notre littérature. Son style a toutes les grâces, tout l'aimable abandon de Dorat, sans en avoir le néologisme et l'afféterie.

(15) *Doux rival de Gallus et disciple d'Ovide,*

Deguerle, ce jeune littérateur, est plein de talent et d'érudition. Sa traduction de la guerre civile, ses élégies jouissent d'une estime méritée.

(16) *Qui promet d'être lourd , etc.*

Voyez Garat, dans la Clef-des-Cabinets, s'exprimant en ces termes : « On va me trouver lent , lourd , mais je déclare que je veux l'être ».

Desorgues , écolier fougueux de Lebrun. Imagination délirante , néologisme profond , verve déréglée , voilà ce qui le caractérise.

(17) *Et l'hébêté Victor......*
Sous de sales haillons fièrement se pavane.

Lisez la satyre des Mœurs.

MON SECOND MOT.

PUISQU'UN démon railleur est le dieu de vos rimes,
Puisqu'à tout prix enfin il vous faut des victimes,
M'a-t-on dit, et pourquoi n'en choisissez-vous pas
Parmi tant de grimauds pullulant sous nos pas?
Ah! qu'ils demandent grâce, et qu'aucun ne l'obtienne.
Changez leur Capitole en roche Tarpéïenne ;
Renversez à vos pieds, consternés et tremblans,
Ces Zoïles poudreux, ces Marsias sifflans :
Qu'ils paraissent à nu ; riez de leurs bévues,
De leurs longs *jugemens*, de leurs longues *revues*, (1)
Noirs et sales pamphlets dérobés à l'égoût.
Vengez tout à-la-fois la raison et le goût :
De la verge et du fouët que votre main armée
Chasse au loin devant vous cette horde pygmée,
Qui colporte en tous lieux ses chef-d'œuvres mesquins,
Et du sacré Vallon encombre les chemins.
Parlez du jour fatal où, sous des coups profanes,
Thémistocle en hurlant descendit chez les mânes.

Osez de *Geneviève* étaler les lambeaux,
Et réveiller *Ophis* du sommeil des tombeaux.
Sous les transteverins que Desorgues succombe;
Des romans de Pigault faites une hécatombe;
Couronnez de chardons le front enorgueilli
Et de Jean Mazoyer et de Jacques Bailli.
Epouvantez Victor de ses propres éloges;
Baillonnez Fabien, et que Leclerc des Vosges
Retiré par vos soins des mares d'Hélicon,
Abandonne aux sifflets et ses vers et son nom.
Offrez-nous sans pitié l'auteur d'*Alexandrine*,
Tossa de *Ragouleau* méditant la ruine;
Le grave Petitot, tout meurtri de *Pison*,
Guis, honteux du succès qu'obtint *Anacréon*;
Et Chaussard, et Cournand, atlas de la Décade,
Chaussard maussade et lourd, Cournand lourd et maussade,
Delrieux boîtant encor de son dernier revers,
Boisjolin à Delille extorquant quelques vers;
Fenouillot, Moutonnet, Duvineau, Bonneville,
Labennete, Mortier, Pillet, Drobecq, Fréville,
Pin, Patrat, Petelard, Petitain, Duchozal,
Langle, Grand de la Leu, Groubert de Groubental... (2)

Un moment, par pitié, souffrez que je respire.
Qui moi! les dévouer aux traits de la satyre!
Moi, troubler en son cours leur paisible loisir!
Et pourquoi? Laissons-les, au gré d'un vain desir,
Nouveaux Bellerophons, poursuivre la Chimère.

Qu'à trente sous par jour, leur plume mercenaire
Travestisse en gaulois quelques romans anglais,
D'une Miss en délire effroyables essais.
Qu'ils ceignent en espoir une illustre couronne.
Cet espoir est si doux! il ne nuit à personne;
Personne ne connaît leur Apollon disert;
Et nouveaux Jeans, leur voix prêche dans le désert.

Mais ceux qu'ont assailli mes rimes véridiques,
Dont ma main renversa les trônes fantastiques,
Qui de leur chute encore et froissés, et meurtris,
M'abreuvent d'opium, m'importunent de cris,
Je devais leur porter une atteinte certaine.
En effet, les écarts de leur Muse hautaine,
Leurs longs alexandrins, leur ton sentencieux
En imposent aux sots et fascinent les yeux.
L'un siège à l'Institut, où sa verve ampoulée
Charme au moins trois fois l'an une docte assemblée,
Bien sûre d'applaudir à des vers ravissans,
Puisqu'ils sont par l'État payés quinze cents francs.
L'autre des *Rosati* remplit une veillée:
A peine on l'entrevoit, la foule émerveillée,
Tandis que d'un pas grave il gagne le fauteuil,
De nombreux claquemens chatouille son orgueil.
Là sont et l'épousée, et la sœur, et la mère,
Le parrain, le neveu, le cousin, le beau-père,
Toute la parenté dont les efforts divers
Ont préparé d'avance un triomphe à ses vers,

Qui bientôt, recueillis par des mains caressantes,
Vont enfler d'un journal les pages innocentes :
L'auteur ainsi fêté prend un rapide essor.

A ces petits moyens ils ajoutent encor.
Chacun tient sous ses lois une petite armée,
Qui d'un faubourg à l'autre étend sa renommée,
Au lit des chastes Sœurs établit tous ses droits,
Et lui prête en tous lieux l'égide de sa voix.
Voyez chaque soldat, embaucheur littéraire,
Assiégeant d'un café le banc héréditaire,
Exalter de son chef les sublimes travaux,
Le proclamer sans maître, et sur-tout sans rivaux.
Le nouveau débarqué, d'une oreille stupide,
Écoute avidement le moderne Seïde.
Il n'entend pas grand'chose à tous ce vain fracas ;
Mais d'autant plus séduit qu'il ne le comprend pas.

—Citoyen, ce Chénier est donc un bien grand homme!
—Pouvez-vous en douter ? tout Paris le renomme ;
Et dans la République est-il un seul canton
Où le chant de Méhul n'ait fait passer son nom ?
Tout s'enflamme aux accords de sa lyre *divine* ;
C'est le Barde des Francs, c'est le second Racine.
Mais justement, ce soir on donne Charles-Neuf,
Son chef-d'œuvre : venez, vous entendrez du neuf.
Notre homme d'y souscrire et de lui rendre grâce,
Au parterre tous deux ont déjà pris leur place.

Le tragique rideau soulevé lentement,
Disparaît. Vingt grimauds sont dans l'enchantement;
Les billets dont Joseph gratifia leur zèle,
Impriment à leurs mains une force nouvelle.

—Que vous en semble? eh bien! ce plan est-il hardi,
Cette marche savante, et ce vers arrondi!
Sophocle chez les Grecs, chez les Français Corneille
Furent-ils possesseurs d'une touche pareille?
L'initié qui craint de passer pour un sot,
Par l'exemple entraîné, hasarde aussi son mot:
Il vous dira que Phèdre, Esther, Iphigénie,
Décèlent du talent, mais fort peu de génie.
Là-dessus, en lui-même, il fait le doux serment
D'apporter un Chénier dans son département.

Cependant tous les chefs, par d'autres stratagêmes,
Tentent de raffermir leurs tremblans diadêmes;
Et par mille détours, par mille soins divers,
Cherchent à faire un sort au moindre de leurs vers.
Viennent-ils d'ébaucher un monstrueux ouvrage?
D'un éloge extatique ils briguent l'avantage.
Mais comment l'obtenir? Par fois certains journaux
Se sont donné les airs de tancer leurs égaux.
Ils rassemblent alors leur petite phalange;
Tel y prend Boisjolin, et tel autre Saint-Ange.
Les benêts, tous gonflés d'un choix aussi flatteur,
Sous la propre dictée et les yeux de l'auteur,

Abreuvent le papier d'un encens lourd et fade.
La Clef-des-Cabinets, la bénigne Décade,
Ont, de l'apothéose, orné leurs numéros.
Le nom de l'Immortel, au milieu des bravos,
Va, grâces au courrier, de sa bonne fortune,
Périodiquement remplir chaque commune.

Redresseurs prétendus des injures du goût,
Ils guettent le talent, le surveillent par-tout;
D'une phrase échappée à sa plume hardie,
Ils savent méchamment faire la parodie;
Au passage saisir un court instant d'erreur,
Et jusques sur son char gourmander le vainqueur.
Leur maintien en public est grave et méthodique.
On dirait, à les voir, que d'un poëme épique
Ils digèrent le plan, ils compassent les tours.
Dans un cercle bruyant ils sont muets et sourds.
Le spectateur, jouet de ces petites ruses,
Se sent d'un saint respect pénétré pour leurs Muses;
Et s'il trouble d'un mot leur silence affecté,
Pense faire un larcin à la postérité.

Tel à ses déjeûners doit un peu d'influence;
Tel autre vers midi donne son audience.
Dans son lit étendu, sous des rideaux d'azur,
Où se glisse à regret la clarté d'un jour pur,
Dans un boudoir charmant, où l'art des Praxitèles
A reproduit Vénus sous vingt formes nouvelles,
Ceint du bandeau nocturne, offrant à l'œil charmé

L'image d'un héros sous Créops embaumé,
Et qui, des temps jaloux désarmant la furie,
Orne du Muséum la longue galerie;
Ou tel, en son orgueil, qu'une chauve-souris,
Qui du temple des Dieux habite les pourpris,
D'un souris bienveillant il flatte, il encourage
Le rimeur nouveau né qui vient lui rendre hommage.

—Eh! bonjour, *homme aimable!* embrassez-moi bien fort.
On vous voit rarement, et vous avez grand tort.
Quand je cause avec vous, je ne me sens pas d'aise:
Ici, *petite bonne*, approchez une chaise. (3)
Du Pinde chancelant vous voyez un soutien;
C'est notre ami commun. Eh bien! mon cher, eh bien!
Comment gouvernez-vous l'auguste poésie?
A propos, cette nuit il m'a pris fantaisie
De *mûrir* quelques vers, qu'hier furtivement
Je roulai dans ma tête. Oh! le tour est charmant;
Vous connaissez Beaufort: je dînais chez la dame, (4)
Et contr'elle en dînant je fis une épigramme.
La forme en est piquante, et le tour assez vif;
Vous allez en juger. Sur son front convulsif
Se répand à ces mots une maligne joie:
En sons aigres et durs son fausset se déploie,
Et de la pantomime appuyant le débit,
Sous ses bonds inégaux il fait gémir son lit.
Le rimeur stupéfait et pourtant en extase,
Répète chaque mot, se pâme à chaque phrase,

Adule la Momie ivre d'un tel succès,
Soutient que ce *dizain* charmera les Français ;
Que Phébus l'a trempé dans les flots d'Aonie :
Mais d'entendre ses vers on témoigne l'envie....
Qui ne cède, en ce cas, au plus léger desir ?
Il les a lus.—D'honneur, ils m'ont fait grand plaisir ;
Vous avez de la grâce, une finesse extrême ;
Vous me semblez nourri d'Horace et de moi-même.
Allez et songez bien, noble et brillant espoir,
Qu'à l'Institut un jour vous pourrez vous asseoir.
Qu'on ose après cela railler un tel Mécène,
Vous verrez l'écolier descendre dans l'arène,
Vous dire que Pindare, *absent* des sombres bords,
Dans le Louvre enchanté répète ses accords.

Voilà donc les secrets, voilà donc les manœuvres
Qui mettent en crédit leurs insipides œuvres.
Comme je m'abusais ! Insensé, j'avais cru
M'opposer au torrent de jour en jour accru.
Je voulais démasquer nos *Lebruns* gigantesques ;
Je voulais, signalant tous leurs écrits grotesques,
Dans le creuset du goût, par mes soins éprouvés,
Marquer ces faux élus du sceau des réprouvés.
Je me flattais alors qu'éveillés par mes rimes,
Et convoitant enfin des succès légitimes,
Des beaux arts réjouis courtisans assidus,
Ils sauraient réparer tant de momens perdus.
Vain espoir ! je ne sais quelle aveugle démence

Égare encor leurs pas dans un dédale immense ;
Pour rimer au hasard leur prête des raisons,
Et fixe leurs destins aux Petites-Maisons.
A leurs premiers penchans ils sont toujours fidelles :
Pareils, en leurs écarts, à ces ânes rebelles,
Qu'un guide au bras pesant veut diriger envain ;
Qui bravent le bâton, et sur un grand chemin,
Au plus étroit sentier donnant la préférence,
Tout au bord des fossés trottent en assurance.

Je me suis tû vingt mois : depuis vingt mois entiers
Je voyais en espoir reverdir leurs lauriers.
Médecin attentif, j'épiais en silence
Le moment fortuné de leur convalescence ;
Ils ne guérissent pas, et quelques mille vers
De leur longue agonie instruisent l'univers.
Plein de zèle, je cours chez Laran et Desenne,
Où brillent étalés les doux fruits de leur veine.
Quel format élégant ! quel beau papier vélin !
Il est humide encor des presses de *Firmin.*
Ce luxe me paraît d'un fortuné présage :
Mais connaissons d'abord le titre de l'ouvrage.
Le voici : *Choix de vers imités d'Ossian.* (5)
Bon : ce genre me plaît. Combien, M. Laran ?
Cinq francs.-Vous êtes cher.-Monsieur, c'est du sublime;
Saint-Ange vient d'en faire un extrait anonyme.
Je cède, et choisissant telle autre nouveauté,
Je retourne au logis d'un pas précipité.

O ciel ! qu'ai-je entendu ? De la harpe gallique
Est-ce le son plaintif, doux et mélancolique ?
Du Barde belliqueux est-ce la majesté,
Le noble enthousiasme et la mâle fierté ?
Quel langage barbare est sorti de sa bouche !
Il n'a plus la douceur, le charme qui me touche :
De l'amour, des combats le chantre harmonieux
N'est plus qu'un petit maître au jargon précieux.
N'était-ce point assez que, Gilles de la scène,
Chénier de six bâtards eût doté Melpomène,
Qu'il eût, par des rapports ennemis du bon sens,
Sous la pourpre et la toque endormi les Cinq-Cents ;
Que, de la liberté Pindare sans noblesse,
Il eût au Champ-de-Mars fait bâiller la déesse ?
Il lui fallait encor mutiler Letourneur,
De l'Homère écossais flétrir l'antique honneur,
Comprimer les élans de sa fougue guerrière,
Et mettre en bouts rimés sa gloire toute entière.

Lisons Lebrun. Lebrun par lui-même fêté,
Lebrun qui se complaît dans sa divinité,
Sans doute, plus jaloux de sa cause *immortelle*,
Aux saintes lois du goût est devenu fidelle,
Me dis-je ; et tout-à-coup, d'un beau zèle enflammé,
Je parcours de Buhan le journal inhumé.
Hélas ! l'ode fatale à mes yeux se présente ;
J'y cherche vainement cette marche imposante,
Ces lyriques écarts, ce vol audacieux,

Rival du vol de l'aigle habitante des cieux :
Je n'y vois qu'un amas de confuses pensées,
Et sans ordre, et sans grâce, et sans choix entassées ;
Qu'un mélange incorrect de mots usurpateurs,
De la langue et du goût vampires destructeurs.
Sur de nouveaux écrits veux-je tourner ma vue ?
Chaque ligne m'arrête ou m'offre une bévue ;
Toujours dans leurs auteurs la même obscurité,
Le même sot orgueil, la même nullité.
C'en est trop ; le dégoût me poursuit et me gagne.
Mieux encore vaudrait que de Victor Campagne
Je subisse les *mœurs* une seconde fois.

Ainsi donc à l'estime ils n'auront aucuns droits ;
Ainsi, frêles jouets d'une impie arrogance,
Ils vivront et mourront dans leur impénitence.
N'en soyons point surpris : tel dût être leur sort ;
Même au sein des écueils la Sottise s'endort.
Le vrai talent les fuit, et, dans sa marche égale,
Rend grâces au flambeau dont l'éclat les signale.
Sur la mer turbulente où vogue son esquif,
Il s'abandonne aux soins d'un pilote attentif.
Ce pilote est l'ami dont la censure austère
Sur ses moindres défauts ne sut jamais se taire,
Et qui, sourd à la voix d'une fausse amitié,
Approuve avec réserve, ou blâme sans pitié.
Eh ! que d'écrits fameux sont dûs à la critique ;
Seule elle rend plus verd le laurier poétique.

Elle est un sentinelle inquiet, vigilant,
Qui d'un sommeil oiseux réveille le talent.
Boileau fut pour Racine un guide salutaire;
Fréron plus d'une fois électrisa Voltaire,
Et Delille, peut-être aux notes de *Clément*
De son magique vers a dû l'enchantement.
Mais ce noble abandon, ce courage docile,
Qui cède sans faiblesse à tout conseil utile,
Aux Immortels du jour ne tomba point en lot.
N'en croire que soi-même est le cachet d'un sot.
Non, ils n'obtiendront pas de triomphes durables;
Ma Muse leur assigne un poste aux incurables.
Il ne me reste plus, et j'en dois soupirer,
Que le pieux espoir de les administrer.

NOTES

DU

SECOND MOT.

---

(1) *De leurs longs jugemens, etc.*

Deux pamphlets où tous les littérateurs de Paris sont déchirés par ordre alphabétique.

(2) *Langle, Grand de la Leu, Groubert, etc.*

DIIS IGNOTIS.......

(3) *Ici petite bonne, etc.*

Aujourd'hui madame Lebrun.

(4) *Vous connaissez Beaufort, etc.*

Muse aimable et digne rivale des Viot et des Dufresnoy. On connait son Idylle aux violettes et ses romances. Celle du vieillard, sur-tout, est un chef-d'œuvre

de délicatesse et de sentiment. Lebrun lui défend les vers, mais tout le Pinde les lui permet.

(5) Le voici : *Choix de vers imités d'Ossian.*

Plusieurs écrivains se sont essayés dans le genre d'Ossian. Les uns se sont astreints à conserver toutes ses formes, sans conserver sa physionomie ; les autres dénaturant son style ont substitué un burin trop élégant à ses crayons larges et ténébreux. Plusieurs enfin se sont bornés à rimer péniblement la prose harmonieuse de Letourneur. Presque tous ont manqué leur but. Ossian sorti de leurs mains, n'est plus qu'un corps gigantesque, sans mouvemens et sans vie. Fontanes est le seul qui se soit pénétré de son génie et qui en ait rendu les beautés. Tout le monde connait le début mélancolique et musical de son chant du Barde.

« Tranquille je veillais assis sous un vieux chêne,
» Le génie orageux, précurseur des hivers,
» Soupirait tristement le long des bois déserts ;
» Et du flambeau des nuits la lumière incertaine
» Brillait, en tremblant, sur les mers, etc.

Voilà Ossian : le traducteur s'évanouit, pour le céder au poëte.

MON DERNIER MOT.

AINSI donc sous leurs traits chacun a pu les voir.
J'ai placé devant eux un fidelle miroir ;
Eux-mêmes, à sa vertu contraints de rendre hommage,
Ils ont, pâles de honte, avoué leur image.
Quel courroux, justes dieux, enflamme leurs esprits !
De confuses clameurs importunant Paris,
Les voyez-vous s'unir, se former en phalange,
Déchaîner Palissot, démuseler Saint-Ange ?
Entendez-vous mugir ce peuple de benêts, (1)
Grands auteurs, si j'en crois la Clef-des-Cabinets ?
On dirait à leurs cris, à leur marche troublée,
Que dans ses fondemens la France est ébranlée.
L'un rimeur étourdi, de près suivant mes pas,
Me lance un trait léger qui ne m'effleure pas ;
Et l'autre, avec effort, soulevant la Décade,
M'accable sous le poids de sa prose maussade.
Quel est donc mon forfait ? ai-je, nouveau Vatar,
Changé ma plume en glaive et le sang en nectar ?

Non, j'ai ri seulement des écarts de leurs Muses ;
J'ai trahi le secret de leurs petites ruses ;
J'ai défendu le Mont qu'ils voulaient envahir :
J'ai su les mépriser ; je ne sais point haïr.
D'ailleurs, par vos succès démentez ma sentence :
Au tribunal du goût prouvez votre innocence,
Messieurs, dictez des lois au lecteur étonné,
Et votre juge alors reste seul condamné.
Je ne mets plus de borne au zèle qui m'anime,
J'abjure pour Chénier, le père de Monime ;
Je cours dans nos boudoirs, d'un ton religieux,
Lire tout Ginguené, conter tout Andrieux ;
En faveur d'Atticus ma Muse se dévoue :
Je suis prêt à louer le journal qui le loue ;
Au sein de la tribune, au milieu du sénat,
Je débite, à grand bruit, la prose de Garat ;
Je décerne, entraîné par mon zèle lyrique,
A Catulle Brunet, le sceptre pindarique. (2)
Je tolère Pigault, je fais plus : j'applaudis
A Dorat dans Cubière, à Favart dans Piis :
J'entoure Boisjolin du sacré diadême ;
Je vais jusqu'à prôner.... Qui... Mazoyer lui-même.

D'un si beau dévouement vous seriez satisfaits !
Eh bien, nobles guerriers, calculons vos hauts faits :
Avez-vous des talens agrandi le domaine,
Et d'un nouvel éclat entouré Melpomène ?
Verrai-je dans sa cour vos disciples heureux,

Marchant d'un pas égal à des succès nombreux,
Fermes dans le chemin tracé par les Corneilles,
A mon siècle du moins rappeler leurs merveilles?.....
Ah! vos drames pleureurs ne sont qu'un froid jargon,
Qu'un dégoûtant amas de sang et de poison,
Qu'un mélange confus de malheurs et de crimes,
De tableaux surannés, de stériles maximes,
De songes, de récits.... L'auditoire en langueur,
Mesure avec effroi leur mortelle longueur.

Fuyons loin d'une scène à jamais avilie.
Sans doute par ses jeux la folâtre Thalie
Va réjouir mon cœur de forfaits attristé......
Elle-même a perdu son aimable gaîté.
Je ne reconnais plus ce théâtre, où Molière
Sur nos moindres travers épandait sa lumière;
Où le pédant, le fourbe, et l'avare, et le fat
S'offraient à nos regards, honteux de leur éclat;
Où, par des traits malins, la foule réjouie,
Livrait à l'enjoûment son ame épanouie.....
Bon, s'écrie un censeur blessé de cet écart,
N'avons-nous pas Colin? Ignorez-vous Picard?
Fussiez-vous plus caustique et plus atrabilaire.....

— Il est vrai. Dorival, le vieux Célibataire,
Dignes de notre encens, l'obtiennent sans effort.
Mais qui peut retenir un trop juste transport,
Quand de cent baladins la horde grimacière

Ose mettre en crédit l'équivoque grossière,
La froide allusion et le vain cliquetis
De pointes et de mots entr'eux mal assortis?
Heureux, heureux du moins, si leur rage inhumaine
D'un déluge de vers n'inondait que la scène.
Mais quelle folle ardeur, troublant tous les cerveaux,
Peuple nos dix faubourgs de Scuderis nouveaux!
Les voyez-vous, tout fiers de leurs sottes brochures,
A l'envi s'abreuver et de fiel, et d'injures;
A l'envi s'arracher quelques brins de chardon
Et transformer le Pinde en autre Charenton.
Leur troupe fanatique, en tous lieux répandue,
Me suit dans les salons, me poursuit dans la rue,
Fatigue ses crieurs, à l'envi déchaînés,
Et placarde l'ennui sur nos murs indignés.
Sous leurs doigts, à longs flots, sans cesse l'encre coule.
L'un sur l'autre portés, ils assiègent en foule
Le docile Laran, l'infortuné Cailleau.
Rosni de cent pamphlets appauvrit Ragouleau;
Amalric, de l'emprunt ardent panégyriste,
Pour rédiger la *Clef* se croit un publiciste.
Morellet, de *Burney* mutile les romans,
Défigure les traits de ses héros charmans;
Emprunte les pinceaux de la sombre *Radcliffe*,
Des diables, des sorciers ouvre la double griffe,
Charge d'ombres, de morts, ses tableaux imposteurs,
Et fait à chaque mot frisonner ses lecteurs.
Brunet complaisamment entasse les images,

S'enivre sans pudeur de ses propres hommages ;
Par nos derniers neveux se croit déjà cité,
Et proclame, à grands cris, son immortalité.

Tandis qu'importuné de ces fades merveilles,
Chacun ferme ses yeux, ou bouche ses oreilles,
Quand tout un peuple bâille, ils jouissent en paix.
L'ennui qu'inspire un sot ne le gagne jamais.
Où donc le dieu des arts fixe-t-il son empire ?
Quoi ! lorsqu'en ces climats l'ignorance conspire,
Il n'est pas un réduit, un asile écarté,
Où ce dieu bienfaiteur respire en sûreté ?
Quelle main renversa ces augustes colonnes,
Où quarante Immortels suspendaient leurs couronnes ;
Ce temple harmonieux, où, le front ceint d'éclairs,
Les déesses du Pinde entonnaient leurs concerts ;
Où rayonnaient, au sein d'un vaste sanctuaire,
Ces feux, astres brillans du monde littéraire ?
Hélas ! où retrouver le temple des beaux arts,
Et, comment rassembler ses décombres épars ?
Ses prêtres ont perdu leur céleste délire ;
La foudre dans leurs mains a consumé la lyre.
Eux-mêmes abreuvés d'opprobres, de revers,
Échangent leurs lauriers contre d'indignes fers.
Aux applaudissemens d'un peuple vil et lâche,
La tête de Bailli va rouler sous la hache.
Condorcet dans les bois fuit le glaive assassin ; (3)
Il périt lentement dévoré par la faim.

Près du terme fatal d'une illustre carrière,
Alors que les bourreaux vont fermer sa paupière,
Lavoisier veut au moins différer ses tourmens
Pour enrichir les arts de ses derniers momens;
Il demande un seul jour..... On se tait.... Il succombe;
Ses secrets, avec lui, s'abîment dans la tombe.

Encor si la patrie eût, par des soins tardifs,
Secouru, rassemblé leurs rivaux fugitifs;
Si, payant à leur gloire un tribut authentique,
Elle les eût assis sous un nouveau portique!
Mais Delille languit sous de rustiques toîts:
Saint-Lambert au silence a condamné sa voix:
Tous les fils d'Apollon, dont la France s'honore,
Long-temps ont fui la mort, et se taisent encore.

Cependant qu'ils erraient, d'insolens écoliers
Usurpèrent leurs droits, et non pas leurs lauriers.
Les pédans et les sots, bruyante populace,
Sur leurs trônes déserts osèrent prendre place;
Ils dictèrent des lois: le Goût tremblant se tut;
Et du sein du cahos vit jaillir l'Institut:
L'Institut, corps sans ame, obscur aréopage,
Où la main du hasard, marquetant son ouvrage,
Unit la pierre brute au rubis lumineux.
Tel le Centaure offrait, dans les temps fabuleux,
A l'œil épouvanté de sa stature énorme,
De l'homme et du cheval l'assemblage difforme.

Arrêtez ! va me dire un censeur pétulant,
Dont l'État a gagé le modique talent,
Arrêtez : l'Institut, si connu dans l'Europe.......

— Oui, dussé-je emprunter la besace d'Ésope,
Je veux à mes dédains donner un libre essor.
Que Cabanis s'irrite et me blasphême encor !
Ne puis-je fustiger tous ces nains qu'il révère ?
Le barbare autrefois disséqua bien Homère ! (4)

Vous allez, je le vois, dans ce triste Sénat
Choisir quelques talens dont j'admire l'éclat ;
Vous armer du burin qui créa Virginie, (5)
Du Ménandre français m'opposer le génie ;
Peindre Lalande, au gré de l'art qui le conduit,
Soumettant au compas les astres de la nuit ;
Lagrange dévoilant les mystères d'Euclide ;
Du Pline de Montbar qu'il a choisi pour guide (6)
D'Aubenton couronnant les sublimes travaux ;
David de Protogène éclipsant les rivaux, (7)
Étalant l'univers sur la toile animée........
Soit : mais associer à tant de renommée,
Sélis, bouffi de grec, le pâle Ginguené,
Fier du demi-succès qui l'a tant étonné ;
Le comique Andrieux, dont la Muse traîtresse
Regimbe en hennisant sous le fouët qui la presse ;
M'offrir aux mêmes lieux, bizarrement unis,
Domergue et Palissot, Colin et Cabanis,

Cabanis réprouvé d'Apollon, d'Esculape,
Qui craint peu qu'un malade, ou qu'un auteur échappe,
Qui frappe à coups pressés, et dans ses jeux divers,
Mutile tour-à-tour les hommes et les vers !...
Absurdes déïtés, qu'un autre vous encense !
Moi, fléchir devant vous, croire à votre puissance !
Applaudir aux écrits que j'ai su dédaigner !
Autant vaudrait les lire et presque les signer.
Mais rien ne les émeut. Leur sombre inquiétude
Veut convertir le Pinde en vaste solitude.
Ils mettent leur mépris, leur éloge à l'encan,
Décernent tour-à-tour la palme et le *carcan*,
Condamnent leurs vainqueurs à la dernière place,
Rachètent le talent par l'excès de l'audace,
Pressés de toutes parts, veulent tout effrayer,
Et ferment le chemin qu'ils n'ont pu se frayer.
Leur secte autour de nous croît, pullule, fourmille,
Ils n'ont qu'un même esprit, ne font qu'une famille.
Quiconque d'un grand homme imitateur heureux,
Dans une prose exacte, ou dans des vers nombreux,
Suit, en digne rival, les pas de son modèle ;
S'il n'est à chaque tour, à chaque mot fidelle,
S'il omet un accent, un seul point.... dans l'oubli,
Grâce à leur saint courroux, se perd enseveli.
Pour eux l'arêne est libre, et la couronne est prête.

Tandis que le génie au fond de sa retraite,
Aligne avec méthode un vers laborieux,

Qu'il respecte du goût les droits impérieux,
Que la rime, toujours, par la raison guidée,
Accorde sous sa plume et le mot, et l'idée,
Que, les regards ouverts sur ses moindres défauts,
Tremblant, dans chaque juge, il voit un Despreaux;
Eux, certains du succès, même avant que d'écrire,
Maniant au hasard les crayons et la lyre,
Imitent ces chevaux inquiets, vagabonds,
Qui rompent leurs liens, qui s'échappent par bonds,
Se fatiguent sans but; et franchissant la plaine,
Dans les marais fangeux, vont tomber hors d'haleine.
Ils entassent les vers, les roulent en ballot,
Recommandent leurs noms aux presses de Didot,
Et respirent déjà la publique louange.
Envain de tant d'orgueil leur opprobre nous venge,
Envain l'art indigné de leurs obscurs pamphlets,
Les enterre gaîment au bruit de ses sifflets,
Ils blasphêment leur siècle, et leur Muse flétrie
Dit qu'on outrage en eux les lois et la patrie.

Eh! messieurs, ces clameurs ne sont plus de saison;
Mépriser vos pareils, c'est venger la raison.
N'avez-vous pas créé le lourd néologisme,
Du poétique Mont exilé l'atticisme?
Et vous osez briguer l'honneur du premier rang?
Non, non, l'école est-là; retournez à son banc.
Las enfin de poursuivre une vaine chimère,
Feuilletez la syntaxe, apprenez la grammaire,

Analysez Luneau, commentez Dumarsais;
Qui veut charmer Paris, doit savoir le français.
Ce n'est pas tout encor, je veux que vos pensées
Tendent au même but, l'une à l'autre enlacées.
Que la logique alors les suive dans leur cours,
Leur prête à chaque instant un utile secours;
C'est peu que de rimer, j'exige qu'on raisonne.
Vous donc qui prétendez à la double couronne,
Sachez que pas à pas il faut s'en approcher,
Et souffrir la lisière avant que de marcher.
Avec plus de rigueur, gourmandant ses adeptes,
Un autre ajouterait à ces humbles préceptes;
Lisez, vous dirait-il, nos poëtes fameux:
Que je retrouve en vous ce que j'admire en eux.
Imitez les accens de leur lyre sonore,
Et laissez-moi penser que je les lis encore.
L'aristarque a raison..... J'honore ces avis:
Mais d'avance par vous, ils sont trop bien suivis.
Faut-il chanter Bellone ou bien la *calomnie*?
Vous avez la mémoire au défaut du génie.
Je sais de quelle main vous allez emprunter,
Et sans vous avoir lus, je puis vous réciter.
Trente auteurs, pour orner vos ouvrages postiches,
Ont trouvé tout exprès, les brillans hémistiches;
Chacun de vous, messieurs, est un adroit larron,
Et vous auriez usé le chapeau de Piron. (8)
Mais à combien d'assauts mon audace m'expose!
Un ramas d'écoliers embrasse votre cause,

Remplis de vos leçons qu'ils débitent par-tout,
Ils traversent Paris de l'un à l'autre bout,
Me nomment hautement impie et sacrilège.
Petits roquets, envain votre foule m'assiège;
Dans la Décade, envain vous jappez à-la-fois,
Vous mordillez envain et ma plume et mes doigts,
De vos maîtres chéris le bataillon chancelle;
Perdez-vous avec eux dans la nuit éternelle.
Eh! ne regrettez pas leur empire détruit:
Jamais sans les sifflets ils n'auraient fait de bruit.

D'ailleurs, ils n'ont subi qu'une métamorphose.
Grâce au systême heureux de la métempsicose,
Mon œil les suit encor, de toutes parts errans,
Mûs par le même instinct, sous des traits différens.
Saint-Ange radieux, poussant un cri de joie
S'élève pesamment sur les ailes de l'oie.
Boisjolin, sot hibou, vient attrister encor
De ses sauvages cris la forêt de Windsor.
Pillet voltige et chante, étourdie alouette, (9)
Sous l'œil de l'épervier dont l'appétit la guette.
Cabanis, digne chef des corbeaux assemblés,
Rode autour des cercueils que lui-même a peuplés.
Un singe grimacier, au quai de la Ferraille,
Par ses burlesques tours attire la canaille,
Insulte le passant et fait rire le sot:
Ah! je le reconnais, c'est lui, c'est Palissot.
Lucet présente au bât, son dos humble et fidelle.

Sur le gazon naissant bondit la sauterelle ;
Sa petitesse, hélas ! la dérobe à mes yeux,
Elle fuit..... Je l'atteins, et j'écrase Andrieux.
Lebrun devient Butor, et Mazoyer Bécasse ;
Dans un étang bourbeux Mérard-St.-Just croasse.
Le célèbre Atticus et ses doctes amis
Veulent gravir un mur, diligentes fourmis,
Et, quand lestés d'un grain ils tentent l'escalade,
Je crois les voir groupés autour de la Décade.
Pankoucke, vers Plutus prit un essor heureux :
Les livres, les journaux allaient combler ses vœux,
Il s'approchait du but..... Ses guides le déroutent ;
Il n'est plus qu'un chardon et des ânes le broutent.
Et voilà donc le prix des plus nobles efforts.
On a lu les écrits, et les auteurs sont morts :
Sous mes coups dans la tombe on les a vus descendre....
Que l'oubli de son voile enveloppe leur cendre.

NOTES

DU

DERNIER MOT.

(1) *Entendez-vous mugir ce peuple de benêts* ?

On peut l'avouer, quelques prétentions littéraires seraient permises à Garat, mais au pauvre Lucet....... Une seule page de son journal des Dames vous convaincra de sa nullité. Femmes charmantes ! vous dont les beaux yeux ne doivent se reposer que sur des roses ou des vers qui en ont la fraîcheur, que je vous plains si vous lisez ceux qu'il vous adresse ; et cet embrion littéraire veut dicter des oracles ! et il juge sans appel ! qu'avec raison on pourrait lui appliquer,

ainsi qu'à ses dignes collaborateurs, ce passage d'une épitre de Pope :

« Ah ! je connais trop bien nos graves aristarques,
» Stériles en génie, et féconds en remarques ;
» Le zèle, le travail, la mémoire, ils ont tout,
» Excepté du bon sens, de l'esprit et du goût ».

(2) *A Catulle Brunet, etc.*

Brunet n'est pas seulement Pindare. Il est encore Lucrece, Tibulle, Catulle, Newton...... Lisez l'ode dans laquelle il s'immortalise..... HABEMUS CONFITENTEM REUM.

(3) *Condorcet dans les bois, etc.*

J'aurais pu ajouter aux noms de ces illustres victimes ceux de Roucher et d'André Chénier. Mais longtemps avant moi, plusieurs hommes de lettres ont jeté des fleurs sur leur tombe. Joseph Chénier, lui-même, vient récemment d'honorer la mémoire de son jeune frère. Ses regrets, où respirent la sensibilité la plus profonde, et une douleur qui n'est point simulée, suffisent pour éteindre un soupçon, que la calomnie a vainement voulu accréditer. Que n'est-il aussi facile de le croire un bon poëte qu'innocent d'un pareil forfait !

(4) *Le barbare autrefois disséqua bien Homère !*

Dans les notes du poëme des mois, se trouvent quelques fragmens d'Homère, mis en vers par Ca-

banis. L'infortuné Roucher, malgré les éloges qu'il prodigue à son génie naissant, n'a pu lui conquérir l'immortalité.

(5) *Vous armer du burin qui créa Virginie*,

Allusion à Bernardin-de-Saint-Pierre, auteur du roman qui porte ce titre.

(6) *Du Pline de Montbar, etc.*

Montbar est une terre située en Bourgogne, que Buffon habitait presque toujours.

(7) *David, de Protogène éclipsant les rivaux*,

Protogène était un fameux peintre de l'antiquité; tout le monde sait la manière ingénieuse dont Apelle, attiré à Rhodes par le bruit de sa réputation, se fit connaître à lui.

(8) *Et vous auriez usé le chapeau de Piron.*

Un jeune homme lisait à Piron une tragédie. Ce dernier qui écoutait avec beaucoup d'attention chaque vers, levait fréquemment son chapeau. L'auteur, surpris, lui demanda la raison de cette pantomime. Monsieur, répondit Piron, c'est que j'ai l'habitude de saluer les personnes de ma connaissance par-tout où je les rencontre.

(9) *Pillet voltige et chante, etc.*

Fabien Pillet, rimeur innocemment malin, auteur de la Revue et d'un livre entier d'épigrammes ; c'est le second Rosni.

RUSTAN,

OU

LES VŒUX;

CONTE ORIENTAL.

NUL ici-bas n'approuve son destin.
Depuis Adam jusqu'au siècle où nous sommes,
C'est un travers commun à tous les hommes,
Et dont la mort est le seul médecin.

Dans un hameau, non loin de Babylone,
Un bûcheron (on le nommait Rustan)
Vivait en paix, plus heureux qu'un sultan
Environné de la pompe du trône.
Il était bon, sensible, généreux,
Franc, jovial, d'humeur hospitalière;

Et, maintefois, sa petite chaumière
Servit d'asile à plus d'un malheureux.
Son doux repos fut de courte durée.
De son manoir, il découvrait l'entrée
D'un bois antique aux feuillages touffus,
Et d'un château qu'aux jours de sa puissance
Avait bâti le frère de *Ninus*.
Là, cent beautés telles qu'on peint Vénus,
Quand du Printemps la paisible influence
Rend l'air plus frais, le firmament plus pur,
Venaient briller sur leurs conques d'azur.
Mille étourdis, bourdonnant sur leurs traces,
D'un œil malin analysaient leurs grâces;
Et leurs coursiers, au hasard bondissans,
Comme à Paris, culbutaient les passans.
De ces tableaux la splendeur retracée,
Pendant la nuit occupait la pensée
Du bûcheron; il devint soucieux,
Le sombre ennui se peignit dans ses yeux.
Soir et matin, à sa langueur en proie,
Il se disait : tout respire la joie.
Tous ces mortels, enfans des voluptés,
Comptent les jours par les prospérités;
Ils sont heureux : mais qu'ont-ils fait pour l'être?
Ils ont, je crois, pris la peine de naître;
Le bel effort!.... eh! n'ai-je pas, comme eux,
De la santé, plus de vigueur peut-être....
Ah! de *Mithra* quoiqu'en dise le prêtre,

Je le vois bien, tout n'est pas pour le mieux.
Ainsi Rustan déplorait sa misère.
Un certain soir que, de sa plainte amère,
Il attristait son modeste réduit;
Un beau jeune homme à ses yeux se présente.
A son aspect l'obscurité s'enfuit:
Sa chevelure, en longs anneaux flottante,
Exhale au loin une céleste odeur;
Ses traits charmans ont la vive fraîcheur
Et l'incarnat de la rose naissante;
Deux ailes d'or rayonnent sur son dos;
Et, d'une voix plus douce qu'une lyre,
Au bûcheron il adresse ces mots:
« A tes desirs je suis prêt à souscrire.
» Lève les yeux et reconnais Zulmis;
» De tes destins le soin me fut commis,
» Et dès long-temps ta peine m'est connue;
» Mais du bonheur l'heure est enfin venue.
» Forme cinq vœux, ils seront tous remplis.
» Cinq, dit Rustan, égaré par la joie,
» C'est trop de quatre.—Il le faut: obéis
» Aux volontés de celui qui m'envoie:
» Ou tout, ou rien.—En ce cas, de grand cœur
» J'accepte tout, et, grâce à monseigneur,
» Je serai riche.—Après.—Bonté céleste!
» Ce premier vœu commence mon bonheur;
» Accordez-moi quelque temps pour le reste.
» — Je le veux bien. Prends cet or en rouleaux,

» Et sans tarder mets-toi dans les affaires.
» A Babylone, où brillent tes confrères,
» Cours de ce pas commencer tes travaux.
» — Mais, monseigneur, à peine sais-je écrire?...
» — Eh! mon ami, ta crainte me fait rire.
» Regarde un peu, vois si nos parvenus,
» Pour envahir les trésors de Plutus,
» Ont eu besoin de ce moyen futile.
» Sois en projets, en intrigues fertile,
» D'un prompt succès je te donne ma foi;
» Dispose, agits, tu peux compter sur moi ».
Tel qu'un éclair, le bienfaisant génie
Fuit à ces mots et regagne les cieux.
Le lendemain, dès qu'un trait lumineux
Vient rendre aux champs la couleur et la vie;
Tout chargé d'or, l'ami Rustan, joyeux,
D'un pas léger marche vers Babylone.
Au doux espoir son ame s'abandonne....
Mais dois-je ici découvrir les ressorts
Que fit jouer son adresse opportune?
En quatre mois puisqu'on faisait alors
Dans l'Assyrie une immense fortune,
En quatre mots je dirai ses *efforts*.
Il fit courir des effets sur la place,
D'un beau palais assiégea le perron;
A tant par mois, sous bonne caution,
A terme fixe, et sans délai ni grâce,
Très-galamment obligea ses amis;

Courtier expert, passa des *compromis*;
A cent calculs plia son industrie;
Négocia des billets au porteur;
Et, par amour pour sa chère patrie,
Daigna monter au rang de fournisseur.
Oh! pour le coup, sa fortune est complète!
L'argent, chez lui, roule de toutes parts.
Embaumé d'ambre, errant de fête en fête,
De tout un peuple il fixe les regards;
Lorgne, au théâtre, une beauté *novice*,
Passe avec elle un bail de quelques jours;
Donne à dîner; abaisse un œil propice
Sur tel auteur qui brigue des secours;
Pour l'applaudir s'abonne à son lycée;
Prône en tous lieux ses écrits ravissans;
Et de la foule, à sa suite empressée,
Hume, à longs traits, le parasite encens.
Hélas! bientôt son dégoût fut extrême.
Né sans esprit, il avait du bon sens;
Et c'est assez: tant de soins caressans
S'adressaient plus à son or qu'à lui-même.
« Je suis honteux d'un mérite étranger;
» Voyons, dit-il, consultons mon génie!
» Et, sans effort, sa puissance infinie
» De mes flatteurs saura bien me venger. »
Zulmis accourt: — « Que te faut-il encore?
» Un sexe entier et t'accueille et t'honore;
» L'autre, dans toi, proclame son vainqueur....

» — Je veux jouir d'un encens légitime,
» Charmer les grands et conquérir l'estime :
» Le don des vers manquait à mon bonheur.
» Inspires-moi quelque sublime ouvrage !
» — Qu'espères-tu de ce triste avantage ?
» Eh ! n'as-tu pas cent auteurs affamés
» Qui, réjouis par l'espoir de te plaire,
» Et d'un beau zèle à ta voix enflammés,
» Vont tenailler leur muse débonnaire ?
» Tu signeras leurs écrits immortels.
» — Quoiqu'en ces lieux une telle méthode
» Soit pardonnée, et de plus, à la mode,
» Je ne veux point acheter mes autels.
» — C'est ton desir ; tu le veux ; sois poëte ».
Il souffle alors sur Rustan enchanté.
Du lourd Crésus la tête a fermenté.
Vingt plans hardis se croisent dans sa tête.
Impatient, brûlé d'un feu nouveau,
Il prend la plume ; et ses mâles idées,
Par le bon goût, par la raison guidées,
Comme un torrent roulent de son cerveau.
En quinze jours il termine un poëme ;
Et quel poëme ! en quarante-six chants,
Et si parfaits, que l'Envie elle-même
A les ronger aurait brisé ses dents.
De son triomphe il veut jouir sur l'heure :
Il fait dresser un splendide repas,
Et, vers le soir, sa brillante demeure

Voit accourir gens de tous les états.
Rustan, auteur! quelle métamorphose!
Disent entre eux les doctes conviés.
A le railler tout bas on se dispose;
Mais, lestement, à leurs yeux effrayés,
Quand il déroule un manuscrit immense,
Chacun pâlit et frissonne d'avance.
Rustan, témoin de l'invincible effroi
Qui s'emparait de l'auguste assemblée,
Cherche lui-même à cacher son émoi.
Il s'embarrasse; et, d'une voix troublée:
« —Pardon, messieurs; chaque homme a ses travers:
» Un long ouvrage a besoin d'indulgence;
» J'ai quelques droits à votre complaisance:
» Je ne lirai que douze mille vers ».
A ce propos, les assistans frémissent;
D'un voile épais tous les fronts s'obscurcissent,
Et les regards, vers le banquet servi,
Furtivement se tournent à l'envi.
L'Amphytrion commence sa lecture:
C'était toujours un style harmonieux,
Expression de la belle nature;
Des traits légers, nobles ou gracieux,
Pas un seul tour contraint ou monotone;
Nul de ces mots orgueilleux follement,
Que les L....., rimant dans Babylone,
S'ébahissaient d'accoupler lourdement.
Peindrai-je ici le grave aréopage,

D'abord rebelle et bientôt asservi,
Tout d'une voix déïfiant l'ouvrage
Et les talens du poëte ravi?
On se sépare. On court en diligence,
De ce prodige instruire la cité.
Le bon Rustan est accueilli, fêté
Par les Amours, le luxe et la puissance;
Aux bains, au cirque, aux jardins de Bélus,
Tout lui sourit, tout le comble d'éloges;
Mille beautés l'affichent dans leurs loges;
De tant d'honneurs il est presque confus.
Mais la Critique, au front ceint de couleuvres,
Dans l'ombre aiguise un poignard assassin;
Elle s'apprête à vomir sur ses œuvres
Les noirs poisons qui dévorent son sein.
Dans un journal indigeste et maussade,
Dont les arrêts barbarement écrits,
Devaient un jour revivre dans Paris,
Et circuler sous le nom de *Décade*,
Les Atticus, les J.... d'alors,
Froids avortons, suppôts de la Sottise,
Sous seing privé combinent leurs efforts,
Et de leur fiel trempent une analyse.
Pauvre Rustan!...... il en sèche d'ennui.
Trente roquets que l'exemple autorise,
De tous côtés vont jappant après lui.
C'est un vacarme, un train épouvantable.
« Ciel! dit Rustan, que le dégoût accable,

» A quels tourmens me suis-je condamné !
» Pour de beaux vers faut-il être berné ?
» Car ils le sont, si j'en crois mon génie,
» Et mon génie a peut-être du goût.
» O bon Zulmis, que ton secours me venge !
» Sur ces oisons fais retomber la fange
» Qui me salit du fond de leur égout ».

Zulmis, docile à la voix qui l'appelle.....
« Tu te repens de ton funeste choix :
» Je m'en doutais ; mais, tête sans cervelle,
» Avant d'écrire on y songe deux fois.
» As-tu d'ailleurs consulté la manie,
» Le mauvais goût d'un peuple abâtardi,
» Et, dans ton vers, forcément arrondi,
» Voit-on *rouler* des *fleuves* d'harmonie ?
» As-tu de sang abreuvé tes crayons ?
» De revenans, de sorciers, de démons,
» As-tu chargé tes tableaux uniformes ?
» Mon pauvre ami, ta chute est dans les formes.
» En ce moment dispose de mes soins :
» Mon seul devoir est de te satisfaire.
» — De vos bontés je n'attendais pas moins ;
» Mais un bon choix n'est pas facile à faire ».
Or, apprenez le desir qu'il forma.
Il n'était bruit alors que d'Azéma :
C'était un teint, une taille céleste,
De grands yeux noirs, un air doux et modeste,

De blonds cheveux épars en boucles d'or,
Et se jouant sur un sein vierge encor;
Elle tenait, par ses aïeux illustres,
Aux demi-dieux sur l'Euphrate adorés,
Et ne comptait que deux ans et trois lustres.
Rustan la voit. Tous ses sens enivrés
Nagent soudain dans un torrent de flamme,
Et deux regards ont subjugué son ame.
D'un chaste hymen il conçoit le projet;
Mais comment plaire à cet aimable objet,
Cher à la cour, adoré de la ville?
Bientôt Zulmis, par Rustan appelé,
A son amour rend le succès facile.
De ses chagrins le voilà consolé:
Il est époux d'une femme accomplie.
Mais, ô Rustan! quand la rose est cueillie
L'épine reste, et tu devais savoir
Qu'à Babylone un mois de mariage
Ote à l'époux tout charme et tout pouvoir.
Las! il en fit le triste apprentissage.
Son Aréma prit un brillant essor,
Hanta les jeux, les spectacles, les fêtes.
Si quelquefois à ces plaisirs *honnêtes*,
Par bonté d'ame, à titre de mentor,
Elle admettait un époux incommode;
Le malheureux, victime de la mode,
Roulant des yeux à vous faire pitié,
Seul en un coin, relégué sur sa chaise,

Rongeait ses doigts, ou bâillait à son aise;
Et cependant sa bénigne moitié
Offrait, sans voile, aux regards du cortège
Que le plaisir entraînait sur ses pas,
Son cou de lys, l'albâtre de ses bras,
Et les trésors de sa gorge de neige :
Car, depuis peu, l'on était convenu
Que la pudeur n'est qu'un mot sans usage,
Et que l'amour, au printemps de son âge,
Comme au berceau, doit toujours être nu.
Ce fut bien pis ; madame fit des dettes:
Tous les matins, à Rustan, furieux,
En adressait des listes bien complètes ;
Puis sur l'*acquit* daignant jeter les yeux,
Volait au bal poursuivre ses conquêtes.
Bientôt Rustan fut plus sec qu'un rentier :
Un moyen sûr préviendra son naufrage ;
Il le connaît, et n'ose l'employer.
Mais le mal croît. Tout entier à sa rage,
D'un bon divorce il réclame l'appui ;
Et, grâce aux lois, une forte barrière
S'élève enfin entre sa femme et lui.
Descendra-t-il dans une autre carrière ?
Le don des vers, la richesse, l'hymen,
Ont tour à tour trahi son espérance :
Après l'effort d'un dernier examen,
Son choix est fait : Rustan veut la puissance.
« — Tu l'obtiendras ; et tu peux, dès ce soir,

» Prendre ta place au nouveau ministère.
» Des Chaldéens sois le dieu tutélaire ».
Rustan s'incline. Un ordre de la cour,
A ce haut rang l'élève le jour même ;
Et, revêtu de la pourpre suprême,
Dans un palais il fixe son séjour.
Par cent vertus d'abord il se signale ;
Et, sans retard, il purge ses bureaux
De vingt commis à la mine brutale.
Inaccessible aux vapeurs de l'orgueil,
A tout le monde il fait un doux accueil ;
Blâme tout bas, et jamais ne condamne
Des citoyens les antiques erreurs.
Il laisse en paix les divers sectateurs,
Pour *Oromaze* ou le noir *Arimane*,
Tuer un bouc, ou moissonner des fleurs.
Bref, sa clémence était par tout bénie.
Depuis Zadig, nul, avec plus d'éclat,
N'avait servi le monarque et l'état.
Comme Zadig il excita l'envie :
On l'attaqua sur ses intentions,
Et contre lui l'hydre des factions
Dressa bientôt une tête ennemie :
Ses hurlemens, féroces, assassins,
Sont parvenus jusqu'au premier Satrape.
Sage ministre, hélas ! que je te plains !
Dans son palais un beau jour on le happe,
On vous le jette au fond d'une prison,

Où, mais trop tard, il enrage dans l'ame
D'avoir servi l'honneur et la raison :
Heureux encor de n'avoir plus de femme.
Mais la fortune, aveugle en son courroux,
Pour l'achever déchaîne le grand mage.
Le vieux barbon, de ses vertus jaloux,
Contre Rustan paraît en témoignage,
Et, par serment, affirme qu'à ses yeux
Le délinquant, du *Zend* de Zoroastre
Avait trouvé le style trop verbeux;
Qu'il avait dit que Mithra n'est qu'un astre,
Et que la lune en emprunte les feux;
Puis ajouté (détestable blasphême !)
Que les puissans et les faibles mortels
Sont tous égaux devant le Dieu suprême;
Que sa bonté n'a pas besoin d'autels;
Que de chacun il reçoit la prière,
Soit qu'on la fasse assis ou prosterné,
Brillant de pourpre ou souillé de poussière;
Et qu'ici bas, par les mains du vulgaire,
Le crime heureux est toujours couronné.
Le saint vieillard, sans peine on doit le croire,
Du tribunal eut à l'instant beau jeu;
Et de Rustan le crime péremptoire
Fut, sans appel, jugé digne du feu.
Notre héros a reçu la sentence.
L'infortuné succombe à tant de coups.
« Mon cher Zulmis, hélas ! que tardez-vous ?

« Plus que jamais j'ai besoin d'assistance ».
Zulmis paraît...... « Déjà, pour me rôtir,
» La flamme brille. Un vœu me reste à faire :
» Reportez-moi dans mon humble chaumière,
» Et que jamais je n'en puisse sortir ».
Le bon génie a pitié de sa peine.
Rustan revoit ses paisibles forêts :
Sa hache en main, joyeux il s'y promène,
Et son hameau reprend tous ses attraits.
Devenu sage en dépit de lui-même,
Ses biens, ses maux, il eût tout oublié ;
Mais quelquefois relisant son poëme,
Il s'écriait : « que n'est-il publié » !

LE RÉTABLISSEMENT DU CULTE.

QUE Pindare, autrefois, sur une lyre impie,
Ait chanté pour ses dieux aux fêtes d'Olympie,
Je n'emprunterai point ses profanes accords !
Mais toi qui du *Cédron* fis retentir les bords,
Qui charmas du *Liban* les cèdres solitaires,
Viens résonner encor sous mes mains téméraires,
Harpe du roi prophète, et que tes sons touchans
Dans ce jour solennel accompagnent mes chants !

Au jour de désespoir, de vengeance et de haine,
Les méchans avaient dit dans leur ame hautaine :

« Dieu n'est point : le mensonge et la crédulité
» Livrèrent seuls le monde à son autorité.
» S'il existe ce Dieu que le faible révère,
» Qu'il pousse jusqu'à nous le cri de sa colère ;
» Qu'il déserte son trône, et la foudre à la main,
» Qu'il vienne proclamer son pouvoir souverain » !

Ils disaient ; et leur bouche, aux blasphêmes ouverte,
Du fidelle tremblant avait juré la perte.
Insensibles et sourds à la voix du remord,
Dans l'ombre ils aiguisaient le glaive de la mort ;
Et bientôt, messagers de l'esprit des ténèbres,
Ils épouvantent l'air de hurlemens funèbres.
Comme une légion de voraces corbeaux,
Qui cherchent leur pâture au milieu des tombeaux,
Ils s'élancent... Le ciel, à leur aspect sauvage,
Se voile tout-à-coup d'un sinistre nuage :
Le Roi des Rois, surpris dans ces solennités,
Voit tomber sous leurs coups ses temples dévastés.
Les lévites en pleurs, autour de l'arche sainte,
Défendent vainement cette pieuse enceinte,
Où leurs hymnes de paix s'envolaient chaque jour,
Parmi des flots d'encens, jusqu'au divin séjour.
Sous le lin protecteur, la pourpre, les guirlandes,
Aux pieds de ces autels, témoins de tant d'offrandes,
Sanglans, percés de traits, ces martyrs glorieux
Tombent, et le pardon est écrit dans leurs yeux.

Qui veillera sur vous auguste sanctuaire ?
Vos appuis ne sont plus : la horde sanguinaire
De vos détours secrets fouille les profondeurs ;
L'or et les monumens de vos saintes grandeurs,
Le pain mystérieux, et les vases de gloire,
Tous ces trésors, butin d'une affreuse victoire,
Dans Babylone en deuil indignement traînés,
Frappent d'un juste effroi ses peuples consternés :
D'infâmes histrions, d'abjectes courtisanes,
Pressent les coupes d'or de leurs lèvres profanes,
Et boivent, dans l'excès d'un délire pervers,
Un vin, qu'en souriant leur versent les enfers.

Mais pour les assassins qu'un feu caché dévore,
A peine des forfaits luit la sanglante aurore,
Plus d'un asile obscur soustrait à leurs regards
Ces hommes qui du ciel portaient les étendarts.
Apôtres des cités, dans une paix profonde,
Satisfaits d'échapper aux tempêtes du monde,
Les uns, du monastère antiques habitans,
Frappaient le saint autel de leurs fronts pénitens ;
Les autres, au milieu des montagnes arides,
Des grottes, des forêts ; nouvelles Thébaïdes,
Allaient, faisant le bien dans leur humilité,
Et, pauvres, secouraient encor la pauvreté.
Mais le crime parut armé de sa puissance ;
Le désert fut troublé dans son vaste silence :

Les échos de ces bois, de ces murs révérés,
Qui n'avaient répondu qu'à des hymnes sacrés,
Répétèrent alors l'outrage et le blasphême :
La piété timide et se livrant soi-même,
Le front calme, attendit ses bourreaux inhumains,
Et sans murmure aux fers tendit ses faibles mains.
C'est là, dans les détours d'un cloître taciturne,
Qu'élevant vers son Dieu sa prière nocturne,
Au formidable appel de l'airain de minuit,
Rêveuse, elle marchait à pas lents et sans bruit;
C'est là que, recueillie en des pensers austères,
A la sombre lueur des lampes funéraires,
Elle allait quelquefois, dans un angle écarté,
S'asseoir entre la tombe et l'immortalité.....

Temples majestueux, vénérables portiques,
Des vierges de Sion abris mélancoliques;
Murs ténébreux, où l'ame, en son ravissement,
Avec Dieu même osait converser librement,
Vous fûtes dépouillés de vos pompes divines.
Le Silence et la Mort, fantômes des ruines,
Tranquillement erraient autour de vos débris;
La ronce serpentait le long de ces pourpris,
De ces autels voilés par d'éternelles ombres.
Le tortueux reptile, hôte de ces décombres,
D'une écume empestée infectant le saint lieu,
Rampait sur l'autel même où descendit un Dieu.

Digne sujet d'horreur pour les races futures !
Des temples, transformés en étables impures,
Se virent par la fange obscurément flétris ;
Ciel vengeur ! des chevaux pour les combats nourris,
Hennissaient sous la voûte où des voix pacifiques
Du Dieu de l'univers entonnaient les cantiques ;
Et de leurs pieds d'airain, en leurs fougueux transports,
Battaient le marbre antique où reposaient les morts....
Les morts... ils n'étaient plus dans leurs couches d'argile :
Le crime osa forcer ce redoutable asile ;
Dans ces noirs souterrains, domaines du trépas,
Sur la poudre des temps il imprima ses pas.
Il osa renverser de leurs trônes funèbres
Des pontifes sacrés, des monarques célèbres,
Des sages, des héros qui dormaient en ces lieux,
Sur la foi des mortels, sous la garde des cieux ;
Il osa du sépulcre ouvrir le flanc avare ;
Et Sibaris, témoin de ce larcin barbare,
Les vit, sans tressaillir, aux pieds de ses remparts,
Semer de tant de rois les vestiges épars.

« Quand l'homme sans retour au tombeau doit descendre,
» Qu'importe, disait-il, qu'on respecte sa cendre ?
» Rien ne peut lui survivre. Un aveugle destin
» De la vie à la mort lui trace le chemin.
» Qu'il meure ! il va grossir l'éternelle matière,
» Et son corps, affranchi d'une chaîne grossière,

» En atomes légers, sur les ailes des vents,
» Vole se réunir aux divers élémens ».

Tel en ces tristes jours on l'entendit lui-même
Avilir des tombeaux la majesté suprême.
La mort inexorable, offerte à nos regards,
A coups précipités frappait de toutes parts;
Hélas! et nul ami, les yeux mouillés de larmes,
N'osait du dernier jour adoucir les alarmes;
Nul ministre de paix, nul ange du Seigneur,
Au mourant, étendu sur un lit de douleur,
Ne venait apporter la parole de vie.
Hélas! par-tout errante, et par-tout poursuivie,
Leur race infortunée allait de mers en mers,
De climats en climats, traîner ses longs revers.
Tu fuyais avec eux, toi, leur chef magnanime,
Pontife révéré, ta vertu fut un crime;
Et la Religion qui te prêtait sa voix,
Et la tiare sainte, et la pourpre des rois,
Rien, des nouveaux *Dathans*, n'épouvanta l'audace:
Poursuivi par l'effroi, l'insulte et la menace,
Renversé sans retour de ce trône pieux,
Qu'un apôtre lava de son sang glorieux;
Rome te vit loin d'elle achever ta carrière,
Et Valence ferma ton auguste paupière.
Mais, tandis que le juste, entouré de bourreaux,
A l'Être qui peut tout se plaignant de ses maux,

Pour soutenir des jours que le malheur consume,
Se nourrit en secret du pain de l'amertume ;
L'impie, avec orgueil, sur la pourpre étendu,
Bravant le fer vengeur, par un fil suspendu ;
Dévore à ses festins l'agneau des sacrifices,
Mêle à des jeux lascifs l'appareil des supplices,
Et promenant ses doigts sur une lyre d'or,
A ses chants assassins donne un coupable essor.
S'il méconnaît le Dieu que l'univers adore,
Il en invente un autre, et sans pudeur l'honore.
La *Raison* désormais est sa divinité.
Sous ses traits imposteurs, une infâme beauté,
Assise sur l'autel, reçoit un vil hommage ;
Autour d'elle l'encens s'épaissit en nuage,
Et son adorateur, devant elle abaissé,
Lui présente en tribut le sang qu'il a versé.

Cependant, de son crime épouvanté lui-même,
Il veut au Roi des Rois rendre le diadême.
Maudit des nations, il veut leur révéler
Le Dieu que de son trône il tenta d'exiler.
Lui-même sous les yeux d'une terre proscrite,
Commande en son honneur une fête hypocrite :
Les chênes, les lauriers, doux tribut des hameaux,
Serpentent sur les murs en verdoyans rameaux.
Ces parfums que le Mois, aurore de l'année,
Prodigue sans mesure à la terre étonnée,

Aux prés, aux champs, aux bois, aux collines ravis,
Des temples, des palais embaument les parvis.
Le sang a disparu sous des touffes de roses ;
Et, du sein de ces fleurs nouvellement écloses,
La France, soulevant son front silencieux,
Voit la pompe profane et détourne les yeux.
Là, parmi tous ces dais de flottante verdure,
A l'éclat du soleil, et devant la nature,
Au retour du printemps, et sous l'azur du ciel,
L'impie, insolemment, *décrète* l'Éternel.
L'Éternel lui répond par un coup de tonnerre.
L'ange exterminateur descendu sur la terre,
S'avance, environné d'un tourbillon de feux ;
Dans sa main resplendit le glaive lumineux ;
Balthazar est atteint au milieu de sa joie :
Il tombe, les enfers viennent saisir leur proie ;
Et les peuples surpris, se demandent entr'eux :
« Comment est-il tombé ce colosse orgueilleux » ?

L'impie avait vécu ; mais son ombre sanglante
Planait encor sur nous, et versait l'épouvante.
Le Tabernacle encor d'un crêpe était voilé.
Enfin vers l'Orient, par Dieu même appelé,
Un héros apparaît sur la sainte montagne.
La gloire le précède et l'amour l'accompagne :
De la Religion il vient sécher les pleurs.
Cette épouse du ciel, oubliant ses malheurs,

Replace sur son front la couronne immortelle :
Ses yeux, ternis long-temps, brillent d'un nouveau zèle.
Timide, et respirant d'un passé douloureux,
Son cœur s'ouvre à l'espoir de faire des heureux,
Et ses beaux chants d'amour et de reconnaissance,
De son libérateur célèbrent la puissance.
Comme un astre charmant qui vers le soir nous luit,
L'olivier à la main, l'aimable paix la suit.
De la triste Sion toutes deux exliées,
Dans ses murs triomphans toutes deux rappelées,
Compagnes d'infortune et de félicité,
Elles rendent hommage à la divinité.
Abandonne, ô Sion, les crêpes du veuvage !
Temple, relève-toi sur le sacré rivage !
Fleurs, embaumez les airs des parfums les plus doux!
Le Dieu fort et vivant dépouille son courroux.

Faut-il chanter ce jour d'éternelle mémoire,
Et d'un autre Cyrus la dernière victoire ?
Le soleil, couronné de splendeur et de feux,
Voyageur immortel, s'avançait dans les cieux ;
A ses premiers rayons le bronze des batailles,
Tonne pour le Très-Haut au sein de nos murailles :
L'airain religieux, muet dix ans entiers,
Mêle une voix sonore à ces accens guerriers.
Le long de nos remparts une foule enivrée
Contemple avec transport cette aurore sacrée.
Vers le saint édifice, à son maître rendu,

Chacun vole, et d'amour et d'ivresse éperdu,
Semble douter encor d'un réveil qui l'enchante.
O du culte chrétien pompe auguste et touchante!
Ces lévites, couverts de longs habits de lin,
Les sons de la trompette et de l'orgue divin,
Le cantique de paix, la myrrhe et le cinname
Voltigeant sous la voûte en odorante flamme,
Tous ces braves, vieillis dans la gloire et l'honneur,
Balançant leurs drapeaux sur l'autel du Seigneur,
Les transports, les soupirs, les vœux d'un peuple immense,
Et celui qui d'en haut apporta la clémence,
Humiliant lui-même en ce moment sacré
Son front victorieux de palmes entouré.....
Il semble que, parlant à travers un nuage,
Dieu fasse à tous les cœurs entendre ce langage :
« De vils profanateurs, outrageant mon pouvoir,
» D'une main sacrilège ont brisé l'encensoir.
» Ils ont séduit mon peuple et rompu l'alliance
» Qui joignait sa faiblesse à ma toute-puissance,
» Et moi, de mes fureurs ouvrant les arsenaux,
» J'ai fait tomber sur lui mes rapides fléaux;
» Tremblant, il a crié vers le Dieu de ses pères :
» Alors paraît un homme en des jours plus prospères,
» Heureux médiateur entre mon peuple et moi;
» Il relève mon temple et rétablit ma loi :
» Sa gloire, ses vertus désarment ma vengeance,
» Au rang des nations je replace la France.
» Déjà de toutes parts, rendus à leurs troupeaux,

» Les pasteurs dispersés, rentrent dans les hameaux,
» Et viennent prodiguer à leurs brébis fidelles
» Des secours vigilans et des soins dignes d'elles.
» Des paroles de paix, d'indulgence et d'amour,
» Dans le sein du bercail annoncent leur retour.
» Peuple, réjouis-toi! mais que de ta pensée
» L'image de ton Dieu ne soit plus effacée;
» Garde au fond de ton cœur une constante foi,
» Et mon œil vigilant s'arrêtera sur toi ».

FRAGMENT

D'UN POÈME

SUR LA NUIT.

L'ASTRE du jour s'abîme au sein des mers bruyantes :
Ses flammes, au hasard, dans l'espace ondoyantes,
D'un éclat incertain frappent encor mes yeux ;
L'obscurité commence à conquérir les Cieux,
Et déjà, s'échappant des gouffres de Nérée,
Vesper fait resplendir sa couronne dorée.
Voici l'heure chérie, où fuyant un vain bruit,
Je vais m'environner des tableaux de la nuit.
La ténébreuse horreur de ces forêts profondes,
Le murmure lointain et des vents et des ondes,
Les cris sourds de l'Orfraie et la lugubre voix
De l'oiseau de Pallas, triste habitant des bois ;

Tout porte jusqu'au fond de l'ame recueillie
La méditation et la mélancolie.
Dans le calme touchant de la terre et des cieux,
L'Éternel se dévoile à l'œil religieux.
Tandis que tout se tait sur la terre affaissée,
On remonte vers lui du moins par la pensée;
On aime à le sentir dans le beaume des airs,
Dans le sommeil des champs d'un long crêpe couverts,
Sur-tout dans les attraits de la vierge nocturne,
Qui verse à flots d'argent sa clarté taciturne.
Qu'on vante moins le jour et son éclat trompeur.
La nuit, la sombre nuit parle mieux à mon cœur:
Assis au pied du chêne ou du pin solitaire,
Qui courbe en soupirant sa tête seculaire,
Je contemple, saisi d'un agréable effroi,
Le deuil universel qui règne autour de moi.
Diane de ses traits perce-t-elle la nue?
Sa mobile lumière avive l'étendue,
Peuple de mille objets les vallons et les bois.
Je méconnais des lieux parcourus tant de fois.
Ce rocher, roi des monts, n'est plus qu'un bloc informe;
C'est un monstre, un géant d'une stature énorme.
Ces frênes, ces sapins, confusément épars,
En dômes arrondis, élevés en remparts,
D'une cité, d'un temple offrent l'antique image.
Cette plaine est un lac, un fleuve sans rivage:
Qu'une sombre nuée enveloppe l'Ether,
Tout disparaît.... le charme a fui comme l'éclair.

Mais l'obscurité même a sa douceur secrète.
Les enfans des beaux arts, le peintre, le poëte,
Alors remplis d'un Dieu qu'ils ne peuvent dompter,
Se livrent sans obstacle au besoin d'enfanter.
O nuit ! ta sainte horreur allume le génie.
Young ne dut qu'à toi sa funèbre harmonie,
Son vers mélancolique et ses regrets si doux.
Père, ami malheureux, plus malheureux époux,
Quand tes voiles couvraient l'Angleterre et le monde,
Confiant aux tombeaux sa douleur vagabonde,
Il allait de Philandre y déplorer le sort
Et tremper ses pinceaux dans l'urne de la mort.
C'est toi qui dans l'Ecosse et ses forêts glacées,
Du sublime Ossian éveillais les pensées.
Conduit par Malvina, quand ton char de saphirs
Roulait tranquillement entouré des Zéphirs,
Morne, il allait s'asseoir sur la roche voisine ;
Et sa harpe à la main, attristant la colline,
Au bruit de l'Aquilon sifflant dans les déserts,
Au fracas des torrens il cadençait ses vers :
Il pleurait les Héros compagnons de sa gloire.
Leurs vertus, leurs travaux assiégeaient sa mémoire.
Il chantait, et sa voix sur les ailes des vents,
Allait les réjouir dans leurs palais mouvans.

Mais si la nuit est chère au poëte sensible,
Que ne peut son silence et son charme invincible
Sur le jeune mortel consumé par l'Amour ?

Est-il heureux ? combien il accuse le jour !
Qu'il tarde à ses desirs qu'une étoile naissante
Le guide au rendez-vous donné par une amante !
Malheureux ? sa douleur cherche l'obscurité.
Il goûte une secrète et triste volupté,
A nourrir de son cœur l'incurable blessure.
L'espoir vient-il flatter les peines qu'il endure ?
Il dort, et le sommeil enchantant ses esprits,
De tant de maux soufferts lui fait trouver le prix.
Il revoit la beauté qui cause son délire....
Sur sa bouche vermeille erre un léger sourire.
Hélas ! il est si doux de rêver le bonheur !
Que si la Parque avide a tranché dans leur fleur,
Les jours d'une maîtresse à ses desirs trop chère ;
Oh ! qu'avec plus de rage il maudit la lumière !
Le retour de l'aurore et ses brillans rayons,
Semés en réseaux d'or sur la cime des monts ;
Le parfum matinal des roses du boccage,
Les concerts des oiseaux errans sous le feuillage,
L'éclat de la nature et son réveil joyeux,
Blessent son désespoir et fatiguent ses yeux.
Mais à peine la nuit ramenant les ténèbres,
Presse-t-elle les pas de ses coursiers funèbres,
Une gaîté farouche éclate dans ses traits ;
Il égare ses pas au centre des forêts.
Qu'alors les vastes cieux se couvrent de nuages,
Que leur sein entr'ouvert vomisse les orages ;
Que la foudre roulant au milieu des éclairs,

De ses rugissemens épouvante les airs :
Dans ce désordre affreux, dans ces torrens de flamme,
Heureux de retrouver l'image de son ame,
Il sent de ses chagrins s'atténuer l'horreur.
Mais bientôt pour jouir d'un court moment d'erreur,
Sans témoins, il pénètre en l'enceinte sacrée
Où dort de nos ayeux la cendre révérée.
A la pâle lueur de l'orageux flambeau,
Son regard convulsif y cherche un seul tombeau.
S'offre-t-il à ses yeux ? il s'indigne, il s'élance ;
Sur la pierre muette il se courbe en silence,
Il la couvre à la fois de baisers et de pleurs,
A travers les sanglots lui conte ses douleurs,
Ne peut s'en détacher, qu'au matin près d'éclore,
Et gagne son asile en blasphémant l'aurore.

INVOCATION

A VÉNUS;

FRAGMENT IMITÉ DE LUCRÈCE.

Source du sang romain, charme de l'Univers,
Toi, qu'adorent les Dieux, toi, qui du haut des airs,
Fais couler à longs traits, une sève féconde,
Dans les flancs de la terre et dans le sein de l'onde;
Principe de la vie et mère de l'Amour,
Immortelle Vénus, je t'implore en ce jour.
Tu parais, et les vents retiennent leurs haleines,
Flore, de ses parfums embaume au loin les plaines,
L'Océan te sourit : plus brillant et plus pur,
Le ciel revêt pour toi son écharpe d'azur.

Tout naît, tout s'embellit et la terre déploie
Ses tapis éclatans de fraîcheur et de joie.
A peine le printemps de mirthes couronné,
Etend sur l'Univers son sceptre fortuné ;
A peine les zéphirs balancés sur leurs ailes,
Caressent les gazons et les roses nouvelles ;
Le peuple aîlé des bois, par des chants amoureux
Consacre ton retour et brûle de tes feux.
Le coursier Belliqueux et la brebis timide,
Et le taureau pesant, et la biche rapide,
Par ta puissante voix instruits aux voluptés,
S'élancent sur tes pas l'un vers l'autre emportés.
Ils te trouvent par-tout, par-tout ils te desirent :
Ton souffle remplit l'air qu'à longs traits ils respirent.
Dans le fond des forêts, dans les antres profonds,
Dans le creux des rochers, sur la cîme des monts,
Tout ressent de l'Amour l'incurable blessure.......
Le besoin de créer, tourmente la nature.

Oh ! Vénus, s'il est vrai que soumis à ta voix,
Les mortels et les Dieux fléchissent sous tes lois ;
Viens verser dans mon cœur ta volupté suprême,
Et sur ma lyre d'or, viens te chanter toi-même.
Cependant, assoupis la fureur des combats :
Qu'une éternelle paix règne dans ces climats.
Souvent, le Dieu cruel qui préside aux alarmes,
Abandonne pour toi, le tumulte des armes ;
Eloigné des hasards et captif à son tour,

Dans tes bras immortels, il se repaît d'amour.
Sa tête sur ton sein languissament repose,
Son ame est suspendue à tes lèvres de rose,
Et dans ses yeux voilés des larmes du plaisir,
Etincellent encor les flammes du desir.
Dans ces momens heureux, où ce vainqueur farouche
Recueille les soupirs qui meurent sur ta bouche ;
Que tes baisers divins désarment son courroux.
Eveille dans son cœur des sentimens plus doux ;
Parle au nom des Romains, parle au nom de la terre,
Et qu'à tes pieds d'albâtre, il pose son tonnerre.

AUTRE

FRAGMENT

IMITÉ DE LUCRÈCE.

S'il est doux d'admirer, du port ou du rivage,
Le spectacle des mers que tourmente l'orage,
Les tortueux sillons qu'au milieu des éclairs
Le tonnerre décrit dans le vague des airs,
Le choc des élémens, les ondes courroucées
De l'abyme entr'ouvert jusqu'aux cieux élancées;
S'il est doux d'admirer, à l'abri des remparts,
La plaine hérissée et de pieux et de dards,
Où Bellonne en fureur promène les alarmes,
L'or flottant des drapeaux, l'éclat mouvant des armes;
Éclairés par l'étude, amante de la paix,
Combien il est plus doux pour nos yeux satisfaits

D'embrasser, du sommet de la philosophie,
Ces vulgaires erreurs que l'homme déïfie !
De le voir, à travers mille confus détours,
Poursuivre un vain bonheur qui s'éloigne toujours;
Tantôt briguer d'un rang la splendeur passagère,
Tantôt de l'Hélicon la palme mensongère ;
Et, sans cesse emporté de desirs en desirs,
Se créer des tourmens jusques dans les plaisirs,

Trop aveugles mortels, quelle est votre démence ?
Au sein de quels périls, dans quelle nuit immense,
Exposez-vous les jours qui vous furent comptés ?
La nature vous crie : ô mes fils, arrêtez....
Eh ! qu'exige de vous cette mère prudente ?
Un corps exempt de maux, une ame indépendante.
N'êtes-vous pas d'ailleurs bornés dans vos besoins ?
Ne pouvez-vous, sans frais, plus avares de soins,
Semer vos courts instans de voluptés sans nombre ?
Si de riches flambeaux, brillans vainqueurs de l'ombre,
N'éclairent pas toujours vos nocturnes festins ;
Si le marbre animé par de savantes mains,
Les étoffes de Tyr, les vases de Corinthe,
De vos appartemens ne parent point l'enceinte ;
Si les accens du luth d'un moderne Pâris,
Ne retentissent pas sous l'or de vos lambris ;
N'avez-vous pas les fruits que prodigue Cybèle,
Les ruisseaux, les bosquets, les chants de Philomèle,
Le luxe de l'automne aux pampres éclatans,

Les trésors de l'été, mais sur-tout du printemps,
Du printemps qui, couvert de fleurs et de rosée,
Transforme l'Univers en un vaste Élisée.

Ah ! le riche qui dort sur un lit fastueux
N'est pas moins assailli du mal impétueux,
Que le pauvre étendu sur sa couche grossière.

Mais si les dignités, idoles du vulgaire,
Si le trône lui-même, avec tous ses appas,
Aux revers, aux douleurs, ne vous dérobent pas,
Assurent-ils à l'ame un sort digne d'envie ?
A vos nombreux vaisseaux, quand la mer asservie
Bouillonne sous leur poids ; lorsque vos légions,
Sous votre sceptre altier, courbant vingt nations,
Étendent vos succès du couchant à l'aurore ;
Dites, pour le bonheur, ne faut-il rien encore ?
Pensez-vous échapper à la voix du remord,
Et soustraire votre ame aux craintes de la mort ?
Non, les soucis rongeurs, plus puissans que vos armes,
Vous suivent en tous lieux, vous entourent d'alarmes ;
Aucun pouvoir humain ne balance leurs droits :
Ils entrent, par essaims, dans l'asile des rois,
S'agitent sous les plis de la pourpre suprême,
Et bourdonnent dans l'ombre autour du diadême.

LES

DEUX MALVINA,

VERS

ADRESSÉS AU BAL DE L'OPÉRA, A Mme. L.....

IL fut jadis dans la Calédonie,
Lieux où du Barde éclatait le génie,
Dans ces forêts qu'Ossian célébra,
Une beauté du nom de Malvina.
Elle brillait parmi toutes les belles,
Qui de Morven décoraient le séjour;
De ses yeux noirs partaient des étincelles
Et son sourire était l'aube du jour.
Du seul Oscar, son cœur fut idolâtre :
Combien de fois, pour lui chanter ses feux,

Elle pressa de ses genoux d'albâtre,
La harpe d'or aux sons voluptueux !
Combien de fois les grottes solitaires,
Les noirs torrens, les humides fougères,
Furent témoins de leurs tendres aveux !
Du même nom dans Paris brille encore
Une beauté qui sait tout enflammer :
Un autre Oscar, qu'un feu secret dévore,
Depuis long-temps veut et n'ose l'aimer,
Se sent atteint de blessure profonde,
Et quelquefois sous le joug abattu,
Se plaint tout bas que la première ait eu
Ce cœur aimant que n'a pas la seconde.

CHANT GALLIQUE,

MUSIQUE DE LESUEUR,

Exécuté sur le Théâtre des Arts, le cinq Floréal an dix.

UN BARDE.

La tempête s'éloigne..... un astre radieux
Se lève, environné de force et de lumière :
  Il affranchit de nos monts nébuleux
    La cime long-temps prisonnière.....
Salut, astre de paix ! flambeau des nations ;

Poursuis ta carrière éclatante,
Et sur la Gaule triomphante
Verse l'or pur de tes rayons.

LES VIEILLARDS.

Plus de maux, de sang, ni de larmes!
La paix brise les boucliers;
Vos fils, objets de tant d'alarmes,
Vont enfin revoir leurs foyers.
De leurs mains qu'arma la victoire,
Ils vont presser nos cheveux blancs,
Et de leurs compagnons de gloire
Nous redire les faits brillans.

LES GUERRIERS.

Oui, la paix vers vous nous ramène,
Heureux vieillards! consolez-vous;
Entre la Tamise et la Seine
Il n'est plus d'obstacles jaloux.
Leurs flots, alliés d'âge en âge,
Se mêleront aux flots amers.......
L'Océan, superbe héritage,
N'appartient plus qu'à l'univers.

LES JEUNES FILLES.

Entrez dans la salle des fêtes,
Héros, loin de nous exilés;
Déjà, pour chanter vos conquêtes,
Les Bardes se sont rassemblés.
Videz la coupe hospitalière,
Autour de cent chênes brûlans;
Et qu'à cette voûte guerrière
Pendent vos traits étincelans.

LES BARDES.

Vierges d'amour, parez vos charmes,
Ceignez-vous de naissantes fleurs;
Guerriers, laissez dormir vos armes;
Mères tendres, séchez vos pleurs.
A l'hymne sanglant de la guerre
Succède enfin l'hymne de paix.....
L'orage a passé sur la terre,
Le ciel sera pur désormais.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Noble enfant de la renommée,
Chef des braves victorieux,

Par toi la harpe ranimée
Eclate en sons mélodieux.
Comme un lumineux météore,
des temps qui ne sont pas encore,
Ton nom perce l'obscurité ;
Il brille dans leur nuit profonde,
Et l'œil futur d'un nouveau monde
Soutient à peine sa clarté.

CHANT FUNÈBRE

SUR LA MORT

DU CITOYEN CASTILHON,

Membre de l'Athénée de Toulouse.

RÉCITATIF.

Un crêpe, des beaux Arts couvre le sanctuaire......
Quel spectre, agitant son flambeau,
Dévoile à nos regards la victime si chère,
Qui dort au fond du noir tombeau ?......

AIR.

Hélas ! si sa candeur, son ame douce et tendre
N'ont pu fléchir l'injuste sort,
Il nous reste du moins et son nom et sa cendre
Que ne peut dévorer la mort.

Elevons dans nos cœurs un trophée à la gloire
De ses mémorables destins ;
Par d'éternels regrets honorons la mémoire
Du plus vertueux des humains.

Du sommet d'Hélicon , ô Muse Tectosage !
Réponds à nos vives douleurs ;
Sur les débri sacrés d'un poëte et d'un sage
Avec nous viens verser des pleurs :

Ou plutôt, de cyprès la tête couronnée ,
Viens toi-même , en habits de deuil ,
Des myrtes de Paphos , des lauriers du Pénée ,
Joncher son avare cercueil.

Mais un fils d'Apollon , à l'instant qu'il succombe ,
N'a pas besoin d'un tel appui ;
Et l'immortalité le dispute à la tombe
Qui vient de se fermer sur lui.

Sur cette auguste enceinte abaisse un œil propice ,
O toi que nous avons perdu !
Et que ton ombre encor plane sur l'édifice
Et des Arts et de la Vertu.

VERS

A BAOUR-LORMIAN,

SUR SON IMITATION D'OSSIAN.

AVANT que d'offrir aux Français
Les nouveaux accords de ta lyre,
Tu sus lancer avec succès
Lse traits mordans de la satyre.
Ceux qu'ils blessèrent, à leur tour,
Voulaient sur ton premier ouvrage
Distiller le fiel de leur rage,
Quand ton Ossian vit le jour.
Le son des harpes de la gloire,
Le bruit de tes chants de victoire,
Les saisit et frappa leurs sens.

Grâces à ta lyre immortelle,
La louange parût si belle,
Qu'elle fit taire les accens
D'une censure criminelle.
Leur cœur entraîné les trompa :
Une douce mélancolie
Y remplaça la sombre envie,
Et ce cri seul leur échappa :
« Toi, qui pour vivre dans l'histoire,
» Sus retracer à la mémoire,
» Du Barde les chants embellis ;
» Poursuis ; et célèbre la gloire
» Du héros de notre pays.
» Le droit de chanter sa vaillance
» T'était reservé, Lormian.
» Le ciel donnant dans sa clémence
» Un nouveau Fingal à la France,
» Lui devait un autre Ossian ».

MARTIGNAC fils.

AU MÊME,

SUR

SES POÉSIES GALLIQUES.

Que j'aime d'*Ossian* le sublime génie,
Quand sa harpe si chère à la Calédonie,
Résonne sous tes doigts en belliqueux accords,
Ou, plaintive, gémit sur la tombe des morts !
Que j'aime à retrouver, dans tes tableaux sauvages,
Tous ces héros, promis au palais des nuages :
Cet *Erragon*, superbe et malheureux époux ;
Ce *Nathos*, d'une armée affrontant le courroux,
Aux larmes de l'Amour, ce *Cathmor* trop sensible ;
Cet *Oscar* si vaillant ! ce *Fingal* si terrible !
Quand la belle *Lorma*, près d'un chêne enflammé,
Appelle, en soupirant, le chasseur bien aimé,

Et confie aux échos ses mortelles alarmes,
Mes yeux, comme les siens, se remplissent de larmes :
Lorsqu'un fantôme affreux, planant sur les déserts,
De sa voix sépulcrale épouvante les airs,
A l'aspect de son front, que le trépas sillonne,
Je recule effrayé, je pâlis et frissonne.
Tes succès, Lormian, ont passé notre espoir :
On croit, lorsque tu peins, tout entendre et tout voir.
Quand tu ne chantes plus, l'oreille écoute encore,
Et ta harpe est pareille à l'instrument sonore,
Où le verre, en cilindre arrondi sous les doigts,
Fait frémir de bonheur tous les sens à la fois.

Par le citoyen LEFÈVRE.

NOTE DES ÉDITEURS.

Ce recueil ne contient aucun fragment des poésies galliques, à l'occasion desquelles ces deux pièces de vers ont été adressées à Mr. Baour-Lormian ; mais son Imitation d'Ossian est trop universellement connue pour avoir besoin de la rappeler ; nous avons voulu d'ailleurs rassembler différens ouvrages de cet auteur, les uns moins connus, les autres inédits, en y joignant, à la fois, et les éloges et les épigrammes qu'ils lui ont attirés.

ÉPIGRAMMES

CONTRE L'AUTEUR

DES TROIS MOTS.

AVEC SES RÉPONSES.



Triste ou joyeux, fade ou sublime,
Chaque auteur porte son cachet :
De là vient que le plus discret,
Ne saurait garder l'anonyme.
Par exemple, voyez *Balourd*.
Quand il veut nous tracer l'image
D'un pédant bien sot et bien lourd,
Comme il se peint dans son ouvrage!

AUTRE ÉPIGRAMME.

Dieu l'a voulu : la ceinture des mers,
Retient ce monde en des bornes prescrites.
O sot orgueil de nos faiseurs de vers !
De *Lormian* l'orgueil est sans limites.

SUR LES DEUX PREMIERS MOTS.

Vous connaissez l'amant d'Isaure,
Du Pinde le petit Poucet ?
De *Baour* nous aurons encore,
Encore un mot ; oui, c'est un fait ;
Je veux en instruire le monde.
Admirons de ce grand marmot,
L'heureuse et facile faconde ;
Tous les ans il nous dit un mot,

SUR LE DERNIER MOT DE BAOUR.

De sa longue et lourde satyre,
Moi relever l'absurdité !
Le sot en serait trop flatté,
Il croirait que je l'ai pu lire.

ÉPITAPHE DE BAOUR.

Dans ce lieu saint, noir séjour des tombeaux,
Où de nos corps les dépouilles sont mises ;
Baour jouit d'un éternel repos,
De son vivant il n'a dit que trois mots,
Et ces trois mots renferment cent sottises.

SUR BAOUR-LORMIAN.

Chacun le dit un pauvre sire,
Mais je n'ose vous l'attester.
Pour le savoir il faut le lire,
Et j'aime encor mieux en douter.

ANDRIEUX.

AU MÊME.

Dans ses trois mots dont chacun jase et glose,
Baour a maint auteur en bête déguisé :
Mais pour *Baour* c'est autre chose,
Il naquit métamorphosé.

LEBRUN.

A LEBRUN.

Fidelle au mauvais goût comme à sa chambrière,
Il vécut et mourut de lui seul vénéré ;
Et durant soixante ans l'honneur lui fut sacré
A peu près comme la grammaire.

BAOUR-LORMIAN.

HOMMAGE A BAOUR.

Par des vers louangeurs préconisant ma lyre,
Lormian m'avait outragé.
Aujourd'hui plus heureux, on dit qu'il me déchire ;
Enfin me voilà donc vengé.

LEBRUN.

ÉPIGRAMME CONTRE LEBRUN.

Connaissez-vous ce vieux barbon,
Devant lui sans cesse en extase ?
Son goût est pur, son cœur est bon :
Il a *Marat* pour Apollon,
La *Montagne* pour Hélicon,
Et sa *Servante* pour Pégase.

BAOUR-LORMIAN.

DISTIQUE SUR LEBRUN.

Lebrun de gloire se nourrit,
Aussi, voyez comme il maigrit.

BAOUR-LORMIAN.

RÉPLIQUE.

Sottise est bonne à la santé ;
Aussi, *Baour* s'est toujours bien porté.

LEBRUN.

ÉPIGRAMME SUR BAOUR.

Lourdis, libraire de province,
Dans son commerce a fait un joli gain;
Mais son fils poëte assez mince,
A ce métier se ruine grand train.
Or, savez-vous comment ces bons apôtres,
En sens contraire ont gouverné leurs biens ?
Le père débitait les ouvrages des autres,
Et le fils ne vend que les siens.

SUR UNE ÉPIGRAMME DE LEBRUN,
qu'il n'avait pas signée.

Lebrun de sa sotte malice,
Lui-même commence à rougir :
Il n'ose plus se découvrir,
Le malheureux se rend justice.

BAOUR-LORMIAN.

ÉPITAPHE DE BAOUR,
à l'occasion de sa Jérusalem délivrée.

Ci-gît le *Tasse* de Toulouse,
Qui mourut in-quarto, puis remourut in-douze.

LEBRUN.

ÉPITAPHE DE LEBRUN.

Saturne a de mes jours dévoré le flambeau :
Ma main *sema* la gloire, et *cueillit* le tombeau.

BAOUR-LORMIAN.

A LEBRUN.

Les tombeaux dis-tu, sont ouverts,
Et déjà réclament ma cendre :
Oh ! qu'il est affreux d'y descendre ;
Je vais y rencontrer tes vers.

BAOUR.

ÉPIGRAMME

Sur un grand faiseur d'odes.

Au calembourg plus malin que joyeux,
Un quidam excellait : ça, de votre faconde,
Si le pouvez, qu'un mot judicieux
Parte à l'instant, et circule à la ronde
Contre *Lebrun* : — soit ; *Lebrun* l'*odieux*.

BAOUR-LORMIAN.

DISTIQUE.

Au bas de l'Hélicon Pégase l'autre jour,
Du pied frappant la fange en fit jaillir *Baour*.

A UN PETIT DÉTRACTEUR DU PINDARE FRANÇAIS.

Crois-tu bien que du vieux Pindare,
Le style soit faux et bizarre?
J'ignore si de chaque mot,
Le bon homme a fait une étude;
Mais je sais qu'il t'a nommé : *Sot*,
Et voilà de l'exactitude.

FABIEN PILLET.

SUR UN SATIRIQUE
Qui condamne l'auteur à la peine du baillon.

Me baillonner après les maux que j'ai soufferts!
Et *Baour* a pu rendre un arrêt si funeste!
Le barbare! il veut que je reste
Dans l'état où m'ont mis ses vers.

PAR LE MÊME.

UNIQUE RÉPONSE A FABIEN PILLET.

Je ne répondrai pas à ce censeur benin,
Son vers me tient lieu de satyre ;
Et j'ai su lui jouer un tour assez malin,
Puisque je l'ai forcé d'écrire.

BAOUR-LORMIAN.

CONTRE UN MAUVAIS CRITIQUE.

Quoi ! petit sot vous faites des malices !
Las de m'offrir un narcotique encens,
Chez d'autres sots vous cherchez des complices,
Pour décrier mes lyriques accens.
A vos trétaux ameutez les passans :
De Chapelain contez leur la victoire ;
Prônez sur-tout le grand Barde *Baour*,
Sifflez-moi bien ; c'est me faire la cour :
Sifflets de sots sont fanfare de gloire.

LEBRUN.

CONTRE BAOUR-LORMIAN.

A quelque chose malheur est bon.

O cécité ! lamentable disgrâce !
Lire ne puis, Racine ni Boileau ;
Mais des lecteurs *Baour* est le fléau.
O cécité ! parfois je te rends grâce.

LEBRUN.

AUTRE.

Du pinde absurde géographe,
Défunt *Baour*, vous avez tort
De rimer après votre mort ;
Oubliez-vous votre épitaphe ?

DISTIQUE TRADUIT DE L'ANTOLOGIE.

Incertaine en son choix, sottise est partagée
Entre le grand *Baour* et le petit *Vigée*.

FIN.

TABLE

DES

MATIÈRES.


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

